Desbois
091
v. 4
SMRS

PQ
2265
.G3
S34
184-
v. 4
SMRS

LE PRIX DU SANG

Avis aux personnes qui veulent monter un Cabinet de Lecture.

BIBLIOTHÈQUE

DES

MEILLEURS ROMANS MODERNES

2,300 volumes. — Prix : 2,500 francs.

Cette collection contient les NOUVEAUTÉS de nos auteurs les plus en vogue publiées jusqu'à ce jour par la maison, lesquelles sont accompagnées d'affiches à gravure et autres. — Tous les ouvrages sont NEUFS et garantis bien complets.

Les Libraires qui feront cette acquisition recevront **GRATIS** *cent exemplaires du Catalogue* complet et détaillé *avec une couverture imprimée à leur nom* pour être distribués à leurs abonnés.

La Maison traite de gré-à-gré pour un nombre moins considérable de volumes à des conditions très-avantageuses.

Grandes facilités de payement moyennant les renseignements d'usage. Le Catalogue se distribue gratis aux personnes qui en feront la demande par lettres affranchies.

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

SCÈNES DE LA VIE ARABE.

LE

PRIX

DU

SANG

PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

La Vieille Fille, Une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc., etc.

IV 1

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES

PETITS BOURGEOIS

PAR

H. DE BALZAC.

Dans les *Employés* ou la *Femme supérieure*, Balzac avait déposé le germe de la délicieuse peinture de mœurs qui, sous le titre de *les petits Bourgeois*, présente d'une manière si gaie et si exacte un des aspects de la vie parisienne. Comprenant que la profondeur de l'observation et la vérité des caractères ne constituent pas tout le mérite d'un roman, l'auteur a eu soin d'introduire, dans celui que nous recommandons à l'intérêt du lecteur, une dose d'intérêt dramatique que Corentic, le terrible homme de police, d'*Une ténébreuse Affaire* et de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, ne pouvait manquer d'y porter avec lui. La figure de *Tartufe*, refaite selon les mœurs de notre époque et jetée au milieu de toutes les petites passions de la bourgeoisie, créée avec elle le contraste le plus saisissant. Tout en y montrant, dans un piquant relief, les ridicules de la petite classe *moyenne*, Balzac n'a pas manqué pour elle de justice, et il a dit aussi ses côtés dignes et élevés. La moralité, dont on a quelquefois regretté l'absence dans certaines de ses œuvres, n'est pas ici moins rayonnante que dans *César Birotteau* : c'est une peinture vraie, sans amertume, et malgré une légère couche de burlesque dont elle a dû par moment être affublée, l'honnêteté, dans ce livre plein de cœur, finit par rester maîtresse du champ de bataille. La grandeur de la vie privée, le parfum doux et vivifiant que répandent autour d'eux les sentiments de famille, finissent par y dominer toutes les émanations fétides et insalubres qu'exhalent les bas-fonds sociaux où l'auteur devait être entraîné par son sujet, s'il voulait faire un tableau complet. Jamais il n'a peint l'amour avec plus de fraîcheur et de pureté; jamais il n'a été plus gai sans cesser d'être dramatique; jamais il n'a observé plus finement, sans que sa plume eût l'air d'un scalpel et sans que son étude de mœurs ressemblât à une autopsie.

LE CABINET NOIR

PAR

CHARLES RABOU.

L'histoire d'une institution ténébreuse autour de laquelle l'imagination est autorisée à grouper les combinaisons les plus dramatiques; une fable pleine d'originalité et d'intérêt, qui, s'ouvrant à la mort de Charles Ier d'Angleterre et ne se dénouant qu'à la mort de Napoléon, est successivement conduite par l'auteur, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Ecosse, en Italie, aux Etats-Unis, à Malte et jusque dans l'île africaine de Madagascar; au milieu de cet horizon vraiment épique, une foule de personnages saisissants, dominés par une grande figure que ne cesse d'entourer une mystérieuse atmosphère; des incidents sans nombre, dont le lecteur suit néanmoins sans fatigue la marche et le développement; de curieux détails sur les sociétés secrètes; en un mot, toutes les émotions que peuvent créer l'histoire, le drame et le roman, réunies dans un cadre où la grandeur ne fait jamais tort à l'unité, tels sont les éléments du livre où le sombre auteur des *Contes Bruns* et de *l'Allée des Veuves* a résumé toute la force d'invention qui caractérise son talent. L'Allemagne, pays où les romans *noirs* ont toujours fait fortune, n'a pas attendu que l'auteur eût achevé son œuvre, et deux traductions paraissant simultanément à Leipzig et à Vienne, avant qu'un journal français eût terminé la publication du livre de M. Charles Rabou, témoignent de la sensation qu'il a produite, même à l'étranger.

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER ET Cie, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER.

Miloud. (*Suite.*)

Chemin faisant, le sous-officier, jeune Parisien d'humeur légère, voulut sonder le courage du messager de l'émir et rire un peu à ses dépens.

— Sais-tu ce qui pourrait bien t'arriver ? dit-il à Miloud.

— Je ne suis pas dans les secrets de Dieu... il arrive tant de choses tous les jours !

— Essaie de deviner !

— La sorcellerie est un grand péché.

— Alors écoute, et suis bien mon raisonnement : nous sommes affamés dans notre camp...

— Affamés! s'écria Miloud, quand vous avez la plaine et la ville pour vous nourrir, et la mer où nagent tant de poissons...

— La plaine est coupée par les coureurs d'Abd-el-Kader, et c'est en vain qu'on y chercherait un mouton. La ville est épuisée, parce que la mer est si furieuse depuis plus d'un mois, qu'aucun bâtiment n'ose s'y montrer. Quant aux poissons, nous ne les aimons pas, nous autres chrétiens.

— Si j'avais su cela, interrompit naï-

vement Miloud, je t'aurais apporté du kouskoussou..... Mais comment donc pouvez-vous vivre?

— Nous vivons fort mal... nous mangeons ce que nous trouvons...

— Et que trouvez-vous? des racines de lentisque, des artichauts sauvages, des escargots.

— Et, de temps à autre, des Bédouins de Sidi-Abd-el-Kader! dit tout naturellement le sous-officier, accompagnant ces mots d'un claquement de langue,

énergique expression d'un appétit satisfait ou à satisfaire.

Miloud crut avoir compris, et il frissonna; mais il aima mieux douter de sa pénétration :

— Des Bédouins de Sidi-Abd-el-Kader s'écria-t-il, où les trouvez-vous ?

— Dans la plaine, dans les gorges du Tlélat... Le jour, la nuit, par hasard et en cherchant beaucoup.... Ainsi, par exemple, aujourd'hui et la nuit dernière...

— Eh bien?

— La nuit dernière, nous avons trouvé un jeune drôle de la tribu des Garabas qui se promenait sur une jument superbe.

— Mebrouk, interrompit Miloud, Mebrouk monté sur Messaouda... je le connais et je l'aime.

— Il était excellent.

— Comment, il était! il est toujours excellent, je pense.

— Mais non, puisque nous l'avons mangé ce matin.

— Vous l'avez mangé? bégaya Miloud, qui, se souvenant des coutumes de son pays, ne croyait pas la chose invraisemblable. Hélas! hélas! mais c'était un enfant!

— Raison de plus, parbleu! Toi, mon ami, tu es vieux, tu es maigre, tu es sale; tu dois être dur en diable.

— Est-ce que vous penseriez à me dévorer?...

— Nous avons terriblement faim!... Songe que nous sommes là-bas dix mille.

— Mais je suis un parlementaire! s'écria le pauvre nègre, dont les dents grinçaient d'épouvante.

— J'entends bien, mais la faim ne parlemente pas.

— Alors, porte ma lettre et laisse-moi m'en aller!

— Il est trop tard, nous sommes au

camp, répondit le sous-officier, toujours sérieux... Après cela, je te l'ai dit, tu es vieux, maigre et malpropre, peut-être en seras-tu quitte pour la peur... Récite ton chapelet.

Le sous-officier abandonna Miloud à ses noires réflexions, et traduisit à ses cavaliers le divertissement qu'il venait de se donner.

De bruyants éclats de rire accompagnèrent cette traduction.

— Pourquoi cette gaieté? demanda

piteusement Miloud au maréchal-des-logis.

— Parce que je leur ai dit que tu comptais sur ta vieillesse pour échapper à leurs marmites... Dam! ils ont terriblement faim, ces pauvres diables... et leurs dents sont bonnes....

Miloud arriva demi-mort devant la tente du colonel commandant supérieur du camp; et apercevant Mebrouk et Messaouda, il les prit l'un et l'autre pour leurs ombres.

Mebrouk courut à lui, l'aida à mettre

pied à terre et lui serra la main.

—Tu es donc vivant, bien vivant? bredouilla Miloud en contemplant Mebrouk de la tête aux pieds pendant qu'on était allé prendre les ordres du colonel.

—Tu le vois... Qui t'a fait croire à ma mort?

—Les chrétiens ne t'ont pas mangé?

—Es-tu devenu fou?

—Les chrétiens sont affamés, m'a-t-on

dit, et mangent les Arabes... Je suis menacé du couteau, de la broche et des charbons.

— Ils t'auront pris pour un âne en te promettant le sort qu'ils ont fait au mien. Mais rassure-toi; les chrétiens ne sont pas méchants, et tu seras bien traité... On t'appelle; va vite... nous aurons à causer....

Miloud remit au colonel la lettre de l'émir, et cette lettre fut expédiée à Oran, au maréchal Clauzel.

Miloud eut carte blanche pour se pro-

mener dans le camp, en attendant la réponse du maréchal.

On lui offrit des vivres, et il n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles en recevant une si large hospitalité.

— Maintenant, assieds-toi, et parlons de mes ennemis, lui dit Mebrouk. Qu'est-tu venu faire ici?

— Nous parlerons de tes ennemis et de ton amie qui t'envoie ce chapelet, répondit Miloud, mais lorsque j'aurai fait une visite au juif Salomon.

— Que lui veux-tu?

— Tu le sauras... Où le trouverai-je?

— Dans cette maison de bois, sur laquelle flotte un petit drapeau, à cent pas de nous.

— Très-bien... merci... à bientôt.

— Conduis-toi prudemment... Salomon est un espion d'Abd-el-Kader... On le surveille depuis quelque temps.

— Je sais bien ce qu'il est... Sois sans crainte.

Miloud se dirigea d'un pas sautillant vers la baraque de Salomon; son esprit courait plus vite que ses jambes, et sa tête se remplissait, de nouveau, de tous les beaux rêves que la frayeur avait une fois déjà fait évanouir.

Par un hasard dont Miloud s'applaudit, Salomon était seul dans sa boutique, et retranché derrière le comptoir où il débitait du tabac, des pipes, de l'anisette et des comestibles.

Le juif accueillit le nègre avec une certaine défiance, et il le regarda obliquement avant de lui parler.

— Je suis chargé d'une lettre pour toi, dit Miloud.

— D'où vient cette lettre?

— Tu es bien Salomon-Isaac, né a Fez?

— Sans doute.

— La lettre est de Sidi-Khalaf-ben-Chérif, mais elle est écrite au nom de l'émir Abd-el-Kader.... Ne fais pas l'étonné. Je suis un fidèle; regarde-moi.

— Donne le papier, répondit le juif, après avoir jeté un coup d'œil de précaution vers sa porte, ouverte sur l'une des rues du camp.

A peine Salomon eut-il parcouru la lettre, que son visage s'épanouit, son regard brilla, et qu'un radieux sourire couronna ses lèvres.

Enchanté de cette métamorphose, Mi-

loud tendit ses deux mains, larges comme un grand plat.

— J'ai cent douros à te compter, dit Salomon...

— Juste! interrompit Miloud en trépignant de joie et souriant à son tour, mais à bouche ouverte, bouche fendue jusqu'aux oreilles. Cent douros! pas un boudjou de plus, pas un *mouzouna* de moins.

Le juif ouvrit un tiroir et fit sonner, en les palpant, quelques écus.

Le cœur de Miloud palpita ; le pauvre homme entrevit le paradis de Mahomet.

— Je n'ai pas là tout cet argent, dit Salomon ; c'est une grosse somme que cent douros... Mais attends-moi pendant quelques instans, garde ma boutique que je te confie, je vais aller chercher ce qui me manque.

— Fais donc vite, et compte sur ma loyauté, répondit Miloud, charmé de la politesse et surtout de la confiance inusitée du fils d'Israël et de Jacob.

Le serviteur de Meryem recommen-

çait, pour la troisième fois, à énumérer sur ses doigts les voluptés que lui promettait sa richesse, lorsqu'un planton du commandant supérieur vint lui intimer l'ordre de le suivre.

— Je ne peux pas t'obéir, exprima Miloud par gestes et grimaces, je garde la maison d'un ami.

Salomon entra aussitôt dans sa cantine, et dit à Miloud :

— Dépêche-toi d'en finir avec le co-

lonel, puisqu'il te réclame, et reviens me trouver, j'ai en poche ton argent.

Ces bonnes paroles, accompagnées d'un signe d'intelligence, combièrent de joie notre boiteux ; il se leva et suivit le planton de son pas le plus rapide.

Le colonel se promenait, en compagnie de son interprète, devant sa tente, et il regardait avec une sorte de pitié mêlée de sévérité, Mebrouk occupé à faire boire Messaouda dans une gamelle de troupe, lorsque Miloud lui fut présenté.

— Ote ton kaban, dit le colonel au

nègre, après l'avoir attiré près de Mebrouk.

— Pourquoi ? demanda Miloud.

— Pour te prouver que j'ai le droit de te faire pendre, voilà tout.

Et, comme le malheureux messager demeurait immobile, attéré par cette réplique, deux hommes du poste le dépouillèrent du vêtement qui naguère faisait sa gloire.

— *Par les sources du paradis !* ce chré-

tien est un fou dangereux, marmota Miloud.

Et il se remit en mémoire l'appétit vorace dont le sous-officier de chasseurs d'Afrique l'avait menacé.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

Faux témoignage.

Nous devons compte de l'événement qui avait amené l'arrestation de Miloud.

La lettre de Khalaf-ben-Chérif, remise

par le pauvre boîteux au juif Salomon expliquera tout. Voici ce que portait cette lettre, après les préambules d'usage:

« Nous sommes chargés de te faire
» savoir au nom de l'illustre prince,
» pieux et puissant émir, Sidi Abd-el-
» Kader,—Dieu le protége dans tout ce
» qu'il entreprendra !—que les chré-
» tiens,—Dieu les maudisse !—te soup-
» çonnent de nous être dévoué, que par
» conséquent, ta fortune et ta tête sont
» en péril. Si tu pouvais fuir et venir à
» nous, nous t'offririons l'hospitalité
» due à tes services; mais ta fortune est
» en maisons à Oran, et tu ne peux pas

» émigrer, laissant ta femme et tes en-
» fants en ôtages à nos ennemis. D'autre
» part, le zèle que tu déploies pour notre
» cause t'est magnifiquement payé, de
» sorte qu'avant peu, en continuant tes
» bons offices, tu seras le plus riche de
» ceux de ta religion.

» Il est donc indispensable pour toi,
» essentiel pour nous, que tu demeures
» avec les chrétiens, et chargé de nous
» éclairer sur tous leurs plans et projets.

» Pour atteindre ce but, tu devras
» donner aux infidèles une preuve de lo-

» yauté capable de démentir les bruits
» qui te menacent. Cette preuve, nous
» venons te la fournir.

» L'homme qui te remettra le présent
» message est un nègre nommé Miloud;
» il est vêtu d'un kaban de laine; dans
» la doublure de ce kaban, sous la man-
» che gauche, nous avons fait coudre
» un billet qui est à l'adresse d'un en-
» fant des Garabas, nommé Mebrouk.

» Mebrouk est un transfuge, un réné-
» gat, un païen, un misérable voué aux
» tourmens de l'enfer... il s'est enfui

» de notre camp, et il s'est réfugié chez
» nos ennemis.

» Tu iras trouver, au reçu de cette dé-
» pêche, le chef des chrétiens, et, pre-
» nant tes mesures, tu dénonceras le
» nègre Miloud comme espion chargé
» d'une mission secrète pour Mebrouk.

» Miloud sera pendu, sans doute, à la
» même potence que Mebrouk, mais le
» malheur ne sera pas grand, et d'ail-
» leurs le destin de cet homme est écrit,
» nous n'avons pas à nous en occuper.
» S'il doit vivre, Dieu lui viendra en ai-
» de.

» Afin de nous assurer de l'exactitude
» de Miloud à te porter notre message,
» nous lui avons annoncé que tu le gra-
» tifierais, par notre ordre, de cent dou-
» ros. Au lieu de lui payer cette somme,
» tu la porteras sur la liste des libéra-
» lités que ton zèle attend de notre équi-
» table magnificence. — Nous l'acquit-
» terons. »

Salomon se faisait un gros revenu par l'espionnage qu'il exerçait, dans notre armée, au profit de l'émir.

Mais plusieurs circonstances l'avaient

assez gravement compromis près de l'autorité, et on avait l'œil sur lui.

La lettre de Khalaf était donc une bonne fortune dont il fallait au plus vite tirer parti.

Aussi, dès qu'il eut confié la garde de sa boutique à Miloud, l'israélite courut chez le commandant supérieur.

— Mon colonel, lui dit-il, la jalousie a voulu me noircir à vos yeux, moi qui, par intérêt comme par reconnaissance,

suis attaché aux Français. On a prétendu, je le sais, que j'étais vendu à l'émir, et qu'abusant de ma position d'interprète, j'avais fourni aux Arabes des renseignements.

— D'où tenez-vous tout cela, Monsieur Salomon ? interrompit d'un ton railleur le colonel.

— Vous m'avez brusquement retiré mon emploi d'interprète, et je m'aperçois bien de la surveillance déguisée qu'on exerce autour de moi

— Eh bien ! puisque vous êtes si bien instruit, monsieur Salomon, je n'ai rien à vous taire... Oui, vous êtes surveillé; oui, nous doutons de votre attachement; oui, nous croyons à votre double face; et, ceci dit, faites cas, je vous prie, du conseil que je vais vous donner : du jour où mes soupçons à votre endroit seront confirmés, j'exécuterai rigoureusement l'ordre que voici.

Le colonel ouvrit une dépêche et la mit sous les yeux de Salomon.

— Vous savez lire? continua-t-il, lisez

et vous verrez que peut-être j'aurais dû déjà vous faire passer par les armes comme un vil espion.

Si j'ai pris sur moi de surseoir à l'exécution de cet ordre, c'est que j'ai voulu, par humanité ou plutôt par pitié, douter du crime dont vous êtes accusé... Mais prenez-y garde... marchez droit...

Pour être patient, je ne suis pas faible... Veuillez vous retirer.

— Ainsi ma vie, le sang d'un innocent étaient à la merci de quelques calomnia-

teurs, répondit Salomon, qui avait pâli en parcourant l'écrit montré par le colonel.

Heureusement, vous êtes un homme juste que la Providence va récompenser d'une bonne action.

— Faites économie de complimens, Monsieur Salomon, je ne me paie pas de cette monnaie.

— Eh bien! mon colonel, sachez qu'un complot se trâme à la porte même de votre tente;... ce complot, je viens vous le dévoiler.

— Oh! oh! arrivez au fait

— Ce jeune Arabe que vous gardez prisonnier et qui, déjà, vous a trahi, est un émissaire de Sidi-Abd-el-Kader.

— Qu'en savez-vous?

— Je viens de recevoir la visite d'un nègre qui a quitté, ce matin, le camp de l'émir.

— Un botteux

— Précisément.

— Vêtu d'un kaban bariolé ?

— C'est cela.

— Il sort d'ici ; c'est un messager de l'émir ; il m'a remis une dépêche pour le maréchal.... Vous n'êtes pas heureux dans vos découvertes, Monsieur Salomon.

— Il vous a remis une dépêche pour le maréchal ; mais vous a-t-il remis une

lettre qu'il a été chargé de donner à Mebrouk, votre prisonnier ?

— Quelle histoire me faites-vous là ?

— Mon colonel, ordonnez que le nègre Miloud vous soit amené; ordonnez qu'on le dépouille de son kaban; ordonnez que l'on découse le côté gauche de ce kaban, et si entre la laine et la doublure, on ne trouve pas une lettre adressée, au nom de l'émir, à l'enfant Mebrouk, lettre qui prouvera son crime, faites-moi couper la tête, j'aurai mérité la mort.

— Où est, à cette heure, le nègre Miloud ?

— Dans ma baraque,

— Comment es-tu maître de son secret?

— Mebrouk étant gardé à vue par votre factionnaire, le messager de l'émir n'a pas osé communiquer avec lui et il est venu m'offrir, pour une forte somme d'argent payable à Oran, m'a-t-il dit, à une adresse qu'il se réserve de m'indiquer, il est venu m'offrir, de glisser le

papier de l'émir dans les mains de Mebrouk.

Cette offre m'a pénétré d'indignation, moi qui dois aux Français ma fortune, mais elle me donne l'occasion de me venger de mes calomniateurs, et je vins vous dénoncer les deux espions. Croirez-vous maintenant à ma loyauté?

— C'est ce que je vais savoir, répondit le colonel, et il ordonna à un planton d'aller chercher le nègre Miloud.

— Je m'éloigne, puisque la confronta-

tion est inutile, dit Salomon : la lettre trouvée suffira.

— Sans doute, et puis la vue d'un homme qu'on envoie volontairement au gibet, n'est pas chose agréable, Monsieur Salomon, et sans vous cet espion, qui est peut-être un bon diable dans son pays, n'aurait jamais été pendu... Je vous remercie néanmoins. Encore une question,... les Arabes sont généralement illéttrés.... Mebrouk est donc une exception ?

— Mebrouk a fréquenté l'école de

Kalah, son intelligence est en grande réputation dans sa tribu; s'il nie savoir lire et écrire, c'est que le mensonge ne lui coûte rien.

— Décousez-moi la doublure de ce kaban, du côté gauche, dit le colonel aux soldats qui avaient déshabillé Milond.

Le pauvre nègre poussa un cri de terreur en voyant de quelle façon brutale on traitait le seul habit neuf qu'il eût jamais porté.

Son visage exprima une douloureuse stupéfaction que le colonel, attentif à l'étudier, prit pour un trouble de conscience, pour un involontaire aveu de trahison.

— Hâte-toi de tout révéler, dit-il à Miloud, de plus en plus consterné à mesure que s'avançait l'œuvre de destruction : ta franchise pourrait te sauver la vie !

— Me sauver la vie ! balbutia Miloud. Ma franchise ! Que veux-tu que je révèle ? je ne sais rien... Pourquoi déchirer ainsi

mon kaban? il ne t'a rien fait, pas plus que moi.

— Ainsi tu ne veux pas avouer?

— *Par la face de Dieu!* je ne te comprends pas.

— Ils sont tous ainsi, mon colonel, dit l'interprète : sous le bâton, sous le couteau, on n'en arrache que des mensonges.

— Continuez, reprit le colonel, s'adres-

sant à ses hommes qui se remirent à découdre.

— Tiens! s'écria l'un des soldats, il paraît que les tailleurs de chez eux rembourrent les doublures avec du papier... v'la un chiffon!

— Donnez-moi cela, dit le colonel, qui, se tournant vers Miloud, ajouta : pourras-tu nier maintenant?

— Je ne nie rien, je n'avoue rien.... Qu'est-ce que c'est que ce papier?

— C'est ma mort et la tienne, répondit Mebrouk, dont les yeux brillèrent d'un vif éclat... N'essaie pas de te disculper, mon pauvre Miloud. Khalaf le sorcier est plus fort que nous... les maudits de l'*Oued-Noun* (1) sont venus à son secours, nous mourrons sans peur pour que Dieu nous fasse justice au jour éternel.

---

(1) Les sorciers de l'*Oued-Noun* dans les régions marocaines.

CHAPITRE TROISIEME

III

Faux témoignage. (*Suite.*)

Miloud, éclairé par l'intelligence de Mebrouk, commença à se rendre compte de sa situation et à comprendre la fourberie de Ben-Chérif.

Il baissa la tête et balbutia d'un ton piteux :

— La vieille Yaya avait deviné ! je suis aussi bête qu'un mal tatoué de l'*Oum-Bourou*n...

Tant pis pour moi !

— Qu'ont-ils dit ? demanda le colonel.

L'interprète traduisit les paroles de l'enfant et du nègre.

Le colonel les pesa avec réflexion comme s'il y eût saisi un accent de vérité.

Puis s'adressant à Mebrouk :

— Lis cette lettre.

— Moi, seigneur, répondit Mebrouk en souriant : je ne sais pas lire.

— Tu as pris des leçons à la *zaouia* de Kalah.

— Jamais ! De tout temps je fus destiné à vivre et à mourir par la poudre ; les

cavaliers de ma famille sont illétrés depuis que ma famille existe.

— On va donc te faire la lecture de cet écrit ; je t'engage à l'écouter, et toi aussi, Miloud.

L'interprète ouvrit le billet qui portait l'empreinte du grand cachet de Sidi-Khalaf-ben-Chérif, et il en fit lecture à voix haute, pendant que le colonel attachait des regards pénétrants sur les deux accusés, afin de saisir la moindre altération de leur physionomie.

« Louange à Dieu unique, souverain
» e l'univers.

» Celui qui succombera dans la guerre
» sainte, goûtera les joies de la récom
» pense éternelle.

» A notre bien-aimé confident et zélé
» Mebrouk.

» — Dieu l'assiste !

» Nous avons reçu, le pieux, le très-
» puissant émir et moi, les lettres que tu

» nous as adressées par des cavaliers
» smélas. Nous applaudissons à ton cou-
» rage, à ton intelligence. Tu as su trom-
» per les infidèles et faire tourner à leur
» confusion les soupçons que leur inspi-
» rait ton arrivée dans leur camp.

» Tu le vois, j'étais prudent quand je
» te donnais le conseil d'agir ainsi que
» tu l'as fait, dans le cas où tu serais
» inquiété par ces chrétiens, fils de
» chiens.

» Nous attendons impatiemment les
» prochains avis ; que rien n'échappe à

» ta pénétration ; ton âge te donne accès
» partout ; regarde, écoute et préviens-
» nous par les moyens que nous t'avons
» indiqués.

» Les infidèles marcheront-ils sur Mas-
» cara, la ville sainte? Lequel des deux
» chemins prendront-ils, la montagne ou
» la plaine?

» Ne perds pas de vue l'importance de
» cette question. Le puissant émir te fera
» grand sur la terre, et Dieu te comble-
» ra dans le ciel.

» *Amin.* »

Le colonel remarqua que Miloud se pâmait d'étonnement à la lecture de cet lettre, tandis que Mebrouk l'avait écoutée avec un calme parfait.

Le nègre ouvrait des yeux effarés, et se frappait le front à grands coups de poing, comme s'il eût voulu loger dans son cerveau, par ce procédé violent, quelque pensée rebelle à son esprit.

La malice de Ben-Chérif était trop inventive pour l'honnête imagination de Miloud; il ne comprenait pas qu'un

homme pût se montrer si ingénieux et si fourbe.

Ben-Chérif était, il est vrai, affilié aux sorciers de *l'Oued-Noun*, et par conséquent sorcier lui-même ; mais les sorciers avaient-ils donc tant de puissance pour le mal ?

Mebrouk, au contraire, avait tout d'abord saisi le fil de l'intrigue dirigée contre sa vie.

La méchanceté, la ruse de Khalaf ne

l'avaient que médiocrement étonné : il s'était avoué vaincu par le génie du mal; il s'était vu perdu sans ressources.

Et, avec cette mâle résignation dont les Arabes les plus vulgaires enveloppent leur dernière heure, il s'était silencieusement et religieusement préparé à la mort, pendant que l'interprète lui lisait et traduisait au colonel, phrase par phrase, la foudroyante accusation de Ben-Chérif.

Sa bouche était restée muette, quoi-

qu'un amer et dédaigneux sourire eût souvent flotté sur ses lèvres.

Son front ne s'était pas voilé; aucun de ses traits, empreints d'une grande douceur, n'avait bougé; la sérénité de ce pur visage ne s'émut en rien au dernier comme au premier mot de cette lettre pour lui dictée par un démon.

Tu as entendu, que penses-tu répondre? demanda le colonel qui, malgré lui, s'intéressait à ce bel enfant mortellement menacé par les indispensables rigueurs de la guerre.

— Je ne répondrai rien... tu es le maître de me juger ; ma vie est trop peu de chose pour que je la dispute aux méchans... Dieu me vengera !

— Mais enfin, insista le colonel, tu as bien quelque raison à donner pour te justifier si tu n'es pas coupable ?

— Comment veux-tu que je combatte les mensonges de mon ennemi et de l'ennemi de mon sang? A quoi serviraient mes dénégations? tu n'y croiras pas, puisque le sorcier Ben-Chérif et le pieux

émir ont si bien pris leurs précautions...

Tu t'imaginerais que j'ai peur de mourir, quand la mort ne m'est rien!.. Je ferai gloire au ventre de ma mère à l'heure où les chaouch me couperont la tête, sois-en bien assuré.

— Tu devrais, du moins, te recommander à ma clémence.

— Jamais! ce serait avouer que je t'ai trompé, quand je suis innocent.

— Et toi, Miloud, demanda le colonel, que me diras-tu ?

— Seigneur, mon âme est aussi blanche que mon visage est noir ; le juif Salomon sera coupé en mille morceaux dans l'enfer, et chcaun de ces morceaux souffrira mille tortures dans l'éternité, car il a porté contre nous faux témoignage. Oblige-le à te montrer la lettre que je lui ai remise de la part de Sidi-Khalaf-ben-Chérif.

— Quelle lettre?

Miloud raconta en détail la conversa-

tion qu'il avait eue avec Ben-Chérif avant son départ.

Il parla du kaban neuf qu'il avait reçu, des cent douros que Salomon devait lui comptait, et de sa visite à l'israélite.

Salomon fut appelé et nia énergiquement le dire du pauvre nègre, s'en tenant aux termes de sa dénonciation.

Anéanti par l'impudence du faux témoin, Miloud passa brusquement d'une

irritation fébrile au découragement le plus complet, il baissa la tête et murmura :

— Mon heure est venue !

Et se renferma dans un morne silence.

— Mebrouk, dit le colonel avec émotion, deux fois tu as abusé de mes bontés, deux fois tu m'as trahi... J'aurais voulu te sauver, parce que je m'intéressais à ta jeunesse, mais ta coupable obstination m'a lassé. Je t'abandonne à ton sort, et je te plains... Prépare-toi à mourir ; de-

main, tu seras fusillé devant les portes du camp, ainsi que toi, Miloud.

— Pourquoi ne pas me tuer tout de suite ? interrompit Mebrouk ; je ne serai pas moins innocent demain qu'aujourd'hui.

— J'ai des chefs au-dessus de moi qui, seuls, peuvent ordonner ta mort; je recevrai demain leur réponse, et demain tu cesseras de vivre, car tu ne dois pas compter, je t'en préviens, sur leur pardon.

— Bien ! répliqua Mebrouk d'une voix ferme, et il se roula, comme pour dormir, dans son burnous aux pieds de Messaouda.

Le colonel aurait pu, sans consulter l'autorité supérieure, faire exécuter ses deux prisonniers.

Il avait, nous l'avons vu, plein pouvoir à ce sujet, mais le calme de Mebrouk cette noble dignité déployée par un jeune homme presque encore un enfant, la clarté de la déposition de Miloud et la mauvaise réputation de Salomon l'a-

vaient tellement impressionné qu'il désirait gagner du temps, dans l'espoir que la Providence viendrait en aide aux accusés.

Il s'enferma dans sa tente, ordonna, qu'après avoir fait chez Salomon une perquisition minutieuse, on surveillât toutes les démarches de cet homme, et il écrivît au grand quartier-général pour expliquer l'affaire et demander des ordres.

CHAPITRE QUATRIEME.

IV

Le voltigeur Pacot.

Dans la nuit, le colonel reçut une dépêche du grand quartier-général.

Cette dépêche portait :

« Qu'il fallait un exemple, que l'audace
» des espions de l'émir compromettait le
» succès de nos opérations, et pouvait
» coûter la vie à bien des soldats; qu'ainsi,
» sans user de représailles, les lois de la
» guerre exigeaient prompte justice avec
» l'appareil usité dans ces sortes de cir-
» constances. »

Les perquisitions faites chez Salomon n'avaient amené aucune découverte.

On avait fouillé les coins et recoins de sa baraque, et fouillé sa personne sans

trouver vestiges de la lettre que Miloud prétendait lui avoir remise.

Il s'était prêté à toutes ces investigations avec un empressement qui prouvait, ou que le nègre avait menti, ou que la lettre avait été détruite.

Les prisonniers étaient donc perdus infailliblement.

Le colonel expédia l'ordre de les passer

tous les deux par les armes une heure après la diane, devant le front de bandière du camp, en présence des troupes assemblées.

Puis, troublé par la pensée de cette sanglante exécution, il renonça à s'endormir, se leva, sortit de sa tente et regarda, d'un œil plein de pitié Mebrouk, Miloud et la jument Messaouda.

La lune répandait cette clarté splendide dont les nuits d'Afrique sont illuminées.

Un profond silence régnait dans le camp, silence qu'interrompaient seuls, de temps à autre, les pas des factionnaires et le cliquetis d'un fusil retombant sur sa crosse.

Miloud dormait.

Mebrouk, assis devant Messaouda, lui servait, avec une touchante sollicitude, et poignée par poignée, du foin qu'elle semblait prendre plaisir à recevoir de ses mains caressantes.

— Eh bien ! que font-ils ? demanda, à demi-voix, le colonel, s'adressant à son factionnaire.

— Oh mon colonel, ils ne bougent pas... le négre a chanté pendant assez longtemps, comme vous avez pu l'entendre, et Moricaud ne s'est occupé que de sa jument.

— Ont-ils causé ?

— Non, depuis que j'ai pris la faction ;

mais le camarade que j'ai relevé m'a dit qu'ils avaient parlé entre eux, et à voix basse, pendant au moins une bonne heure.

— Ainsi, aucune tentative pour s'échapper ?

— Ah ben oui !... d'abord ils sont trop bien attachés... et puis, je suis là avec *François*, ajouta le troupier en frappant sur son fusil, et *François* ne rate pas !

— Qu'est-ce que disent les camarades, à propos de ce qui va se passer demain ?

— Dam ! mon colonel, ils disent que moricaud est un petit gredin; mais que c'est tout de même dommage qu'on ne fasse pas l'affaire du juif en même temps.

— Et pourquoi celà ? le juif a rendu des services.

— C'est ce que je pense... Mais le pauvre moricaud est bien jeune pour mourir... Et puis, nous l'aimons, ce moutard-

là, tandis que le juif met du poivre dans son anisette.

C'est pas gentil ce qu'il a fait là de dénoncer un de ses pays...

Et puis encore, mon colonel, on croit que Salomon n'est pas tout à fait blanc...

— Ah ! ah ! conte-moi ça.

— Oui, on dirait qu'il est travaillé par des remord

— Et où prenez-vous cette idée ?

— Dam ! on l'a vu, tout hier, se promener de sa baraque à votre tente, avec un air égaré, les yeux baissés comme un homme qui cherche à terre une épingle... et les camarades qui sont allés chez lui, boire la goutte, lui ont trouvé une mine *toute chose*... il ne faisait qu'ouvrir et fermer des tiroirs, secouer des papiers et des carnets.

[illegible]ment le bon Dieu le travaille,

c[illegible]u !

— Allons, allons, toi et les autres, vous ne savez ce que vous dites, reprit le colonel : je ferai visiter l'anisette de Salomon pour qu'elle vous soit vendue sans poivre, et vous laisserez ce pauvre homme tranquille.

— Merci, mon colonel.

Rentré dans sa tente, le colonel envoya chercher les personnes qui avaient eu pour mission de surveiller Salomon, et il leur demanda ce qu'ils avaient observé.

Le rapport coïncida exactement avec celui du factionnaire :

Salomon avait parcouru, à plusieurs reprises, le trajet de sa baraque à la tente du commandant supérieur ; il avait paru inquiet et comme préoccupé de la recherche d'un objet perdu, et il avait donné, jusque dans sa cantine, des marques de cette même préoccupation.

Frappé par cette révélation, le colonel expédia sur-le-champ l'ordre de retarder de deux heures l'exécution des prisonniers, et, le cœur soulagé par une vague

espérance, il se jeta tout habillé sur son lit de camp où il parvint à s'endormir.

Au petit jour, Miloud s'éveilla et vit Mebrouk prosterné vers l'orient; il l'imita et fit sa prière.

Puis, cet acte accompli pour l'acquit de sa conscience, il pensa qu'en se recommandant à deux divinités il se ménagerait une chance de plus d'être bien accueilli dans l'autre monde, et il se mit à entonner d'une voix vibrante des chants nègres en l'honneur des *keri-keri*

et monstres divers de la religion de son enfance.

Aux accents discordants de cette mélodie, le colonel et ceux qui dormaient près de sa tente ouvrirent les yeux et se mirent sur pied.

Miloud s'inquiéta peu de ce résultat, et continua son vacarme jusqu'à ce qu'il eût épuisé la kyrielle de ces cantiques saugrenus.

Alors il prit Mebrouk par la main et lui dit :

— Comme toi, je suis prêt : veux tu qu'oubliant notre heure, nous causions de la belle Lella-Meryem.

— J'ai renoncé à venger mon frère, j'ai renoncé à la glorieuse Messaouda, pourquoi ne renoncerais-je pas à Meryem?...

Les houris du prophète sont bien plus belles, et leurs bras me sont ouverts.

— Par toutes les vérités du *Livre sa-*

vant (1), Lella-Meryem ne le cède en rien aux femmes éternellement jeunes; elle t'aime, j'en suis assuré.

— Moi aussi je l'aimais! J'aurait fait des miracles de vaillance pour acheter son sourire... Mais à quoi bon penser à ces choses...

— Si Dieu t'arrachait des mains de nos bourreaux...

— Pauvre fou! c'est impossible!

---

(1) Le Koran.

— Ah ! moi qui suis ignorant dans la religion, je croyais tout possible à Dieu souverain de l'univers.

— Sans doute... mais il a marqué mon heure...

— Enfin, si tu ne mourais pas...

— Oh ! alors, Ben-Chérif, Ben-Taïeb, Sidi-Abd-el-Kader ! s'écria Mebrouk, le regard enflammé, combien mes mains vous seraient funestes ! Et toi, Lella-Meryem, combien j'aimerais à baiser la

poussière que soulève tes pieds légers!...

Mais ne continue pas cette conversation, ajouta l'enfant, elle ne peut qu'amollir mon courage...

Je dois mourir en guerrier devant tous ces chrétiens.

—Moi, reprit Miloud, sans tenir compte de la recommandation, si, par miracle, j'étais sauvé, ma grande joie serait d'arracher la langue au juif imposteur et de

la manger, mais avec du piment pour en corriger le poison...

— Assez! dit Mebrouk; écoute plutôt mes dernières intentions.

Je ne veux pas que la *Fille du vent*, la noble Messaouda vive après moi. Son dos serait souillé... Je veux la tuer, et voici, pour cela, comment je m'y prendrai.

Les chrétiens ne m'ont pas fouillé, ils m'ont donc laissé mon couteau...

Lorsqu'on viendra nous prendre pour nous mener à la mort, je plongerai mon couteau dans le cœur de Messaouda, là à cette place, bien connue de mes deux mains qui, si souvent après de longues courses précipitées, ont interrogé les battements de ce vaillant cœur pour savoir si on n'avait pas abusé de ses forces. Messaouda tombera... j'en frémirai de honte.

Mais Dieu m'a envoyé un songe, et ce songe m'a dit que je règnerais sur le dos de Messaouda... C'est donc dans l'éternité que je dois la retrouver.

Te voilà instruit de mon projet; s'il fallait qu'il fût secondé par un ami, je compte sur toi.

— Bien ! répondit le nègre : j'ai compris.

Cette conversation fut interrompue par des roulemens de tambours.

La diane réveillait tout le camp.

Mebrouk et Miloud n'échangèrent plus une seule parole.

Ils se tinrent prêts au funèbre départ, avec ce froid courage qui dédaigne autant les fanfaronnades de l'imagination que les défaillances du cœur.

Peu d'instants après la diane, le kaïd des Smélas vint trouver le colonel sous le prétexte d'un rapport à lui faire et dans le secret dessein de rappeler, par sa présence, la promesse qu'il avait d'être mis en possession de Messaouda.

Mais il fut désappointé lorsque le colonel répondit par ces mots à son obséquieux salut :

— Ah! ah! te voilà debout de bien grand matin, kaïd; il paraît que la jument du pauvre Mebrouk a troublé ton sommeil...

Tu tiens donc toujours à cette bête, malgré ses deux imperfections.

— J'y tiens parce que tu me l'as donnée, Seigneur; j'espère, en outre, que les produits d'un superbe étalon seront purs des défauts de leur mère.

— Allons, c'est très bien... Quand

Mebrouk sera enterré, je t'enverrai sa jument. Adieu !

— Les chiens comme Mebrouk ne s'enterrent pas, Seigneur : on jette leur charogne aux hyènes et aux chacals.

— N'oublie pas que les chrétiens sont venus dans ce pays pour le conquérir et le civiliser...

Souviens-toi encore de ceci : Je n'aime pas les conseils que je n'ai pas demandés. Laisse-moi !

Le kaïd se retira, cette leçon en poche! dont il fit profit, non pour adoucir sa nature sauvage, notre civilisation ne pourra mordre que sur la quatrième génération des tribus, mais pour régler, à l'avenir, sa politique vis-à-vis de l'autorité.

Salomon fut introduit dans la tente du colonel.

Son visage, plutôt jaune que pâle, portait quelques traces d'inquiétude.

— Aurais-tu à te plaindre de nos soldts ? lui demanda le colonel.

— Non, vraiment.

— Ah! je craignais que hier, en ton absence, on n'eût volé dans ta cantique?

— Dieu me préserve d'une fausse accusation. Il ne m'a rien été pris.

— Pourquoi donc alors t'es-tu montré si inquiet et chez toi et dehors? On t'a vu chercher minutieusement.

— Je vais vous expliquer cela tout de

suite, mon colonel, interrompit Salomon, dont l'embarras s'évanouit aussitôt. Dans ma précipitation à venir vous trouver hier, j'ai égaré... je ne sais où j'ai mis une traite de l'un de mes amis, commerçant à Tanger...

J'avais reçu cette traite dans la matinée, et, quoiqu'elle ne soit pas d'une grande valeur, ce serait une perte pour mon petit négoce si je ne la retrouvais pas... Mais je la retrouverai.

Cette explication fut donnée si naturel-

lement, qu'il était impossible de douter de sa sincérité.

Après quelques questions nouvelles, le colonel congédia l'israélite avec la pleine conviction de son innocence.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Le voltigeur Pacot. (*Suite.*)

L'heure fixée pour l'exécution des prisonniers approchait; encore quelques instants, et les troupes allaient prendre les armes.

Le colonel se tenait enfermé pour ne pas assister au départ de Mebrouk.

Tout à coup, des rires bruyants se firent entendre dans le bivouac d'une compagnie, et ces rires redoublèrent au point que le colonel, peiné de ce qu'au moment d'une cérémonie aussi triste que celle qui se préparait, on se permît, pour ainsi dire en sa présence, une gaîté de si mauvais goût, sortit de sa tente pour rappeler les soldats à de meilleurs sentiments.

Il rencontra tout d'abord le capi-

taine de la compagnie et lui fit des reproches.

— Je vais, comme vous, mon colonel, faire taire ces bavards ou plutôt ce bavard, car c'est Pacot qui, selon son habitude, dépense aujourd'hui, mal à propos, beaucoup d'esprit.

— Pacot est un brave voltigeur, et je m'étonne qu'il fasse, en ce moment, montre d'insensibilité.

— Pacot est de la rue Mouffetard,

mon colonel; la mélancolie dure peu chez lui.

Hier au soir, il a fait pleurer sa section en s'apitoyant sur le sort de l'enfant qu'on va fusiller; ce matin, il rit et fait rire aux larmes son auditoire, je ne sais à quel sujet...

— Qu'ont-ils donc pour être si gais? demanda le capitaine à un sergent qui vint à passer.

— C'est ce coquin de Pacot, mon capi-

taine, qui joue la comédie : il s'est habillé en Turc, et il lit à sa compagnie une lettre qu'il vient de recevoir de ses parents, dit-il, une lettre datée de Constantinople... On se tient vraiment les côtes... C'est dommage qu'il ait fini.

Un éclat de rire lancé à la fois par vingt poumons, et de grands applaudissements prouvèrent, sur le moment même, que le sergent n'exagérait pas le talent comique de l'acteur en scène.

Le colonel et le capitaine se dirigèrent vivement vers le groupe.

Pacot était en train de se débarbouiller pour effacer le noir de marmite dont il s'était fait une énorme paire de bésicles et un tatouage tout particulier

Sa chemise, roulée sur sa tête en fome de turban, son pantalon rouge pour ceinture par-dessus sa blouse, et une couverte de campement posée en guise de burnous, lui donnaient l'air de ce qu'on voudra, excepté l'air d'un Turc qu'il désirait avoir.

A l'arrivée inattendue de leur chef, les

soldats firent silence, comprenant qu'ils n'étaient pas irréprochbhales.

Pacot essaya de passer en serre-file, mais il fut arrêté par une voix à laquelle il était impossible de désobéir.

— Vous êtes bien aimable à ce qu'il paraît, Monsieur Pacot, dit le colonel, mais puisque vous faites rire tout le monde, essayez donc de m'amuser un peu à mon tour.

— Oh ! mon colonel, vous avez l'air trop fâché pour ça.

— Essayez tout de même.

— C'est qu'il faudrait recommencer, et vous ne le permettriez pas.

— Recommencer quoi ?

— La lecture d'une lettre de mes parents de Constantinople .. hasarda Pacot, soldat qui, par son excellente conduite et sa bravoure connue, se savait en possession de l'estime et des bonnes grâces du colonel.

— Et vos parents de Constantinople vous écrivent?

— Que le juif Salomon ne tardera pas à être empalé... Tenez, mon colonel, lisez vous-même .. C'est écrit un peu fin, mais avec mes lunettes, moi, j'en suis venu à bout.

Le colonel allait se fâcher tout de bon lorsque, recevant des mains de Pacot un chiffon assez sale, il vit que ce chiffon était couvert de caractères arabes.

— Assez de plaisanteries, dit-il avec

une vive émotion, où as-tu pris ce papier ?

— Je l'ai trouvé, hier, du côté des cuisines, le vent le faisait rouler, et comme mon feu ne prenait pas, je l'ai ramassé ?... c'te drôle d'écriture m'a étonné et j'ai gardé le chiffon pour donner la comédie aux camarades.

— Allez me chercher l'interprète, courez vite, s'écria le colonel.

Dix hommes s'élancèrent pour exécu-

ter l'ordre du chef; l'interprète arriva tout essouflé.

— Lisez-moi cela, Monsieur, lisez avec soin, dit le colonel, dont le cœur battait violemment; et il entraîna à quelques pas de là l'interprète, qui fit, à voix haute, la lecture de la lettre remise par Miloud, au nom de Ben-Chérif, au juif Salomon.

— Pacot, s'écria le colonel, la joie dans le cœur et sur le visage; tu m'as bien fait rire, mon garçon, mais je n'ai

pas payé ma place... tiens... bois et fait boire à la justice du bon Dieu.

Et il jeta un double louis au joyeux taubourien, qui battit un six-quatre-deux avec l'agilité d'un acrobate de première force.

Le colonel s'approcha de Miloud, et lui mettant sous les yeux la lettre fermée sur ses anciens plis, il lui demanda :

— Connais-tu ce papier ?

— Ah ! Seigneur ! s'écria le pauvre nègre prêt à perdre la raison, Dieu est grand, Dieu est le père des miracles !... Tu tiens la lettre de Sidi-Khalaf au juif Salomon, la lettre que je lui ai donnée hier.

— Mon enfant, reprit le colonel, s'adressant à Mebrouk, tu vas voir comment les chrétiens rendent la justice. Qu'on amène, sur-le-champ, Salomon mort ou vif, entendez-vous.

Salomon se présenta, mais pâle comme un mort, et les genoux à demi-fléchis

— J'ai trouvé la traite que tu as perdue hier, lui dit le colonel... la voila... Lis et reconnais ton double crime, avoue que tu as perdu cette lettre hier, soit en venant chez moi, soit en me quittant... Ta ruse odieuse est découverte... tu as voulu escamoter ma confiance...

Salomon se jeta aux pieds du colonel, qui le repoussa de la main et détourna les yeux ; il fit des aveux complets, trop prévus pour être favorablement écoutés.

Dans ce moment, deux gendarmes, suivis d'un peloton d'infanterie, débou-

chèrent de l'une des avenues du camp.

— Vous venez chercher les condamnés ? demanda le colonel à l'officier qui commandait le peloton ?

— C'est l'heure, mon colonel.

— Mais l'ordre est modifié.

— Nouveau sursis ?

— Non... faites prendre cet homme.

Le colonel désigna Salomon.

— Et qu'on le fusille à la place de ces pauvres gens que je mets en liberté.

Salomon jeta des cris lamentables et s'efforça de se débattre.

— Partez, Monsieur, dit le colonel à l'officier.

Puis, se tournant vers Mebrouk et Miloud que l'on détachait, il ajouta :

— Allez voir ce misérable et apprenez à nous connaître... Allez, vous êtes vos maîtres.

Miloud, tout boiteux qu'il était, se mit à courir après le juif, qu'il accabla de malédictions jusque sur le terrain où il devait recevoir la mort.

— Eh bien ! demanda le colonel à Mebrouk, la vengeance ne te sourit donc pas ?

— Il n'y a pas place pour deux ven-

geances dans mon cœur; celle de mon frère Salem doit seule m'occuper... Que me fait la mort de ce méchant ?

— Ce méchant a failli te faire périr...

— Oh ! interrompit Mebrouk en souriant avec sa douceur habituelle, c'était écrit, comme il est écrit que je serait ton serviteur fidèle et que ma vie t'appartient, car tu es juste, vaillant et bon.

Mebrouk, en disant ces mots, s'empara

des mains du colonel, et les baisa avec un respect filial et plein de tendresse.

Une forte détonation se fit entendre ; Messouada bondit et flaira la poudre.

Salomon avait cessé de vivre.

— Ah ! s'écria Mebrouk en entourant de ses bras l'encolure de la *Fille du vent* : quand donc commencera la guerre ?

— Demain ! répondit le colonel à demi-voix... nous partirons demain.

— Que je meure si je ne t'apporte pas la première tête ! s'écria le frère de Salem : — Dieu est grand ! Dieu est grand !

CHAPITRE SIXIÈME.

VI.

Le Départ.

L'impatience de Mebrouk ne fut pas satisfaite selon son espoir.

L'un de ces gros orages d'automne qui,

en Afrique, font croire à un nouveau déluge, vint fondre sur le pays d'Oran, et, en quelques heures, rendit la plaine difficile à l'infanterie, impraticable aux lourds convois qu'une armée opérant dans des contrées pour ainsi dire désertes, est obligée de traîner à sa suite.

Les troupes reçurent, dans la journée même de l'exécution du juif Salomon, contre-ordre au départ.

Durant six jours la pluie tomba, non pas avec la même violence, mais sans décesser.

La terre, crevassée par la sécheresse et le *sirocco* du mois de septembre, se convertit en un marais immense où les lentisques et les palmiers-nains apparaissaient comme des bouquets de joncs et d'herbes marines.

Des vols innombrables d'oies et de canards sauvages, de courtils et de poules de Carthage, fuyaient avec rapidité vers le Sud, chassés ou plutôt emportés par la tempête, se perdant au sein des nuages qui semblaient voyager avec eux, et faisant flotter sur les eaux, dont le sol était cuovert, les ombres gigantesques

de leurs ailes serrées les unes contre les autres.

Nos troupes, jeunes pour la plupart et nouvellement débarquées en Afrique, supportèrent gaîment les premières ondées, mais elles ne tardèrent pas à souffrir de cette extrême rigueur des cieux !

La pluie est le plus destructeur des fléaux qui accompagnent le soldat à la guerre.

Elle engendre la mélancolie et

maladies d'un caractère épidémique ; elle attaque l'homme par son moral, lui arrache ses forces une à une et le terrasse impitoyablement.

Le Français met beaucoup de vergogne au bon entretien de sa tenue et de ses armes, et c'est une douleur pour lui que de se voir contraint par la pluie, par la boue, à une malpropreté qui lui est odieuse.

Sobre, mais cependant assez délicat, le Français ne mange pas volontiers sa

soupe demi-cuite et son pain complètement moisi.

Une première fois il rira de la mésaventure; mais si l'expérience est souvent répétée, son estomac, moins discipliné que son esprit, s'insurgera infailliblement, et de cette révolte naîtront les maladies qui réduisent si fatalement les plus gros effectifs.

A l'époque dont nous parlons, la guerre d'Afrique était à son premier âge; l'expérience faisait défaut.

La vaste intelligence du maréchal Bugeaud, duc d'Isly, ne s'était pas encore appliquée, dans ces régions qu'elle a conquises en grande partie, à éclairer toutes les questions militaires du reflet créateur de son génie.

Alors, nous marchions souvent à l'aventure, négligeant, par le fait d'une présomption reprochable aux hommes de tous les siècles, d'interroger le passé des dominateurs auxquels nous voulions succéder dans le pays.

Les Turcs, dépossédés par nous de l'au-

torité, étaient cependant nos maîtres, nous l'avons reconnu, dans l'art de gouverner ces tribus turbulentes, alors déchaînées contre nous.

Ils ne les combattaient pas avec notre impétuosité brillante, mais avec plus de sagesse; ils avaient avec elles moins de rencontres glorieuses, mais des succès plus efficaces et surtout moins coûteux.

Lorsqu'ils sortaient de leurs garnisons, de leurs *bordjs* (1), c'était après avoir

(1) *Bordj*, fort, cidatelle.

étudié toutes les chances favorables à leurs expéditions, après avoir gagné un parti plus ou moins considérable chez leurs ennemis, après avoir consulté les promesses et les menaces de la saison dans laquelle ils se trouvaient, observation essentielle, par nous trop souvent dédaignée aux premiers temps de notre installation sur la côte algérienne (1).

---

(1) L'expédition de Mascara, la première expédition de Constantine et quelques autres nous donnèrent de coûteuses leçons sur le danger de se mettre en campagne, en Afrique, dans les saisons pluvieuses.

En rentrant de Mascara, l'armée entière, chefs

Nous ne parlerons pas aujourd'hui de l'administration turque, cette digression nous écarterait trop de notre sujet; mais nous dirons, en passant, que l'autorité française, complètement dominatrice et civilisatrice à cette heure, a fait, à l'aide de ses premières fautes, un retour sur son passé, et que l'étude sérieuse du ré-

---

et soldats, était attaquée de la dyssenterie et nos hôpitaux étaient encombrés, malgré de nombreux décès journellement constatés. On connaît les épisodes affligeants de la retraite de Constantine dus à l'inclémence du ciel, bien plus qu'au feu de l'ennemi compté pour peu, là comme partout, par l'esprit guerrier de nos soldats.

gime turc lui a permis de réparer des erreurs qui retardaient le développement de la puissance dont elle est maintenant fière à juste titre.

En 1835, nos troupes étaient exposées, dans leurs bivouacs, à toutes les intempéries des saisons.

Elles arrivaient, écrasées de fatigue, à des gîtes souvent dépourvus d'eau et de bois, et, s'il pleuvait, le soldat se couchait la tête sur son sac, le corps sur

une terre inondée, bien souvent *le ventre creux*, pour se réveiller, au petit jour, trempé jusqu'aux os par la pluie ou la rosée, avec la perspective d'une marche pareille, d'une nuit semblable, et le tout à recommencer jusqu'à la fin de l'expédition.

Un jour, le maréchal Bugeaud eut le bonheur de saisir au vol l'ingénieuse idée d'un soldat, et de doter les régiments africains de cette *tente-abri* qui, en Crimée, a fait l'admiration des armées européennes, et à laquelle nous avons dû de pouvoir braver nos ennemis les

plus sérieux en Algérie, le soleil et la pluie (1).

Ce fut encore le maréchal Bugeaud qui adopta et fit adopter le système des colonnes légères, abandonna le gênant matériel de la grosse artillerie de campagne qui nous obligeait forcément, disait-il avec raison, à prendre des directions

---

(1) Un soldat avait imaginé de découdre le sac dit de *campement* que l'on donnait aux hommes, en expédition, pour se coucher. Au lieu de se plonger dans le sac, ainsi que le voulait l'usage, ce soldat le décousant et le déployant au-dessus de

connues où l'ennemi nous attendait, à marcher péniblement dans un pays sans routes, toujours inquiet du sort de nos arrière-gardes, et incapable de manœuvrer en présence d'une cavalerie devenue, par notre faute, insaisissable.

L'armée destinée à prendre Mascara

---

sa tête, il l'opposa à l'ardeur du soleil. Ce fut une idée précieuse et facile à perfectionner. Trois sacs ainsi décousus, assemblés et supportés par de légers bâtons, au besoin par des fusils, forment la *tente-abri* dont nous n'avons qu'incomplètement fait l'éloge.

et à ruiner la puissance d'Abd-el-Kader attendait donc, au camp du Figuier, dans les mauvaises conditions que nous venons d'énumérer, que le ciel se mît au beau.

Elle ne manquait ni d'enthousiasme, ni de courage; elle était, au contraire, pleine d'ardeur, et sa confiance était entière dans les capacités de son chef illustre (1).

---

(1) Le maréchal Clauzel, alors gouverneur-général de l'Algérie. Le duc d'Orléans se trouvait aussi à cette expédition.

Mais chaque soldat s'en prenait, plaisamment, à Mahomet, des pluies torrentielles qui retardaient le départ, et accusait le prophète d'avoir confisqué le *Bourguignon* (1) dans un pays où tous les honneurs du calendrier sont pour la lune.

Le nègre Miloud était parti du Figuier pour retourner au camp d'Abd-el-Kader, quelques heures après la fin tragique de Salomon.

---

(1) Ce vie[illegible]quet donné par les vendangeurs de la Côte-d'Or au [illegible]eil est passé, sans effort, dans la l[illegible]at.

Il était porteur d'une lettre qui répondait favorablement à la demande de l'émir; et il avait réclamé cette lettre pour sa sûreté personnelle, et aussi pour jouer à Sidi-Khalaf, avait-il dit, un tour de sa façon.

Rentré en possession de son kaban, réparé gratis par le voltigeur Pacot, qui joignait un joli talent d'aiguille à ses vertus guerrières et à ses qualités d'artiste dramatique, notre boiteux s'était médiocrement inquiété des éclairs annonçant la tempête.

Il avait mangé, à lui seul, une gamel-

le de soupe préparée pour huit soldats tout ébaubis de la capacité de son estomac ; il avait baisé les mains et les bottes du colonel, dansé une raghba (1) du Soudan devant la tente de cet excellent chef, aux frénétiques applaudissements des troupiers, qui ne savaient lequel applaudir le plus ou du nègre, ou de Pacot le voltigeur, déguisé en fille du Congo pour faire vis-à-vis au boiteux

Enfin, sautant à cheval il s'était éloigné

---

(1) La raghba est une danse de caractère dont le pas varie selon les races qui la pratiquent.

à toute bride, chargé du gros bagage amoureux que Mebrouk envoyait à Meryem.

Ce n'était cependant pas un voyage d'agrément que faisait le pauvre Miloud et il était loin d'espérer un gracieux accueil de Ben-Chérif, son redoutable maître.

Il comptait même causer à ce chef vindicatif et farouche une surprise désagréable par son retour inattendu.

Cependant, le danger qu'il venait de

courir et le miracle qui l'avait sauvé, l'aguerrirent jusqu'à l'imprudence, et il se promit de tirer bon parti des difficultés même de sa situation.

Le messager de l'émir prit donc résolument l'un des sentiers qui conduisent au Tlélat.

Mais, arrivé à hauteur de la pointe nord du lac salé (1) il appuya sur sa

---

(1) Le lac salé est situé à trois lieues environ au sud-ouest d'Oran, dans la plaine de Missergh'ihn, qui s'ouvre sur les confins de la plaine du Figuier.

droite, et marcha parallèlement à la chaîne du petit Atlas, dans la direction du Thessalah.

Nous l'abandonnerons momentanément à sa bonne ou mauvaise étoile, pour retourner au camp du Figuier, où nous attend le principal personnage de cette histoire.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII.

Le Départ. (*Suite.*)

Le maréchal, général en chef, vint faire une visite à ses troupes, pour les encourager à supporter patiemment les mau-

vais jours qui les tenaient dans l'inaction, et Mebrouk lui fut présenté par le commandant supérieur du camp.

Le maréchal écouta avec intérêt le récit des aventures de cet intrépide jeune homme, et, grand appréciateur du courage, il désira s'attacher le frère de Salem, en le prenant pour l'un des guides de son état-major particulier.

— Tu es encore bien jeune pour faire la guerre, lui dit-il.

— Mon frère m'a déclaré que j'étais

un homme quand je combattais à ses côtés contre les chrétiens, dans le marais de la Mactah... il y a de cela un an; et je crois avoir vieilli de dix années depuis cette époque, ajouta Mebrouk, dont les yeux brillèrent de haine à la pensée des vengeances qu'il avait juré d'exercer.

— Ainsi, reprit le maréchal, tu es bien décidé à nous servir?

— Oui, s'il plaît à Dieu!

— Ta religion, que tu trahis, t'inspirera sans doute des remords?

— Dieu, qui a permis le meurtre de mon frère, les lâchetés de Ben-Chérif et l'iniquité de l'émir, répondit Mebrouk en tressaillant, lira dans mon cœur et saura que je ne combats point contre lui. Je n'éprouverai pas de remords.

— Mais au moins des regrets, car tu vas verser le sang de tes frères?

— Mes frères m'ont abandonné à mes

propres forces. Je devrais les envelopper dans ma colère, mais je serai clément, je ne frapperai pas ceux de ma tribu ; mes vrais ennemis sont ailleurs.

— Ainsi, tu fais serment de nous être fidèle, de combattre toujours pour nous et avec nous?

— Non... je combattrai pour vous et avec vous, s'il plaît à Dieu, tant que le kaïd de Zemmora et Khalaf-ben-Chérif seront vivants, tant que l'émir sera puissant dans mon pays, qu'il est indigne

de gouverner. Ces trois vengeances assouvies, je vous quitterai... j'en jure par le péché de ma mère.

— Et à cette époque, dit le maréchal en souriant, tu seras notre ennemi?

— Je n'engage pas mon avenir... je n'ai qu'une parole.

— Eh bien! Mebrouk, comme ton frère, je te reconnais pour un homme, pour un honnête homme, et je vais te

témoigner la confiance que tu m'inspires... Tu me suivras, moi, personnellement, à la guerre, tu ne me quitteras pas....

— Je vous remercie, seigneur, mais il m'est impossible d'accepter.

— Pourquoi donc?

— Parce que les grands chefs comme vous ne *frappent pas la poudre...*

— Ah! tu crois que les chefs des chrétiens ne vont pas au feu?

— Je les ai vus, ils sont braves, les balles les atteignent; mais leurs mains ne tuent pas, mais leur entourage ne bondit pas sur l'ennemi comme le lion sur les troupeaux. Moi, il faut que je tue!.. il faut que mes mains se paient du prix du sang... Je ne suis qu'un cavalier...

— Eh bien! quand la poudre parlera, je te rendrai ta liberté.

— Alors, je t'appartiens! s'écria Mebrouk, en portant vivement à ses lèvres l'une des mains du maréchal.

A dater de ce moment, le frère de Salem fut attaché à l'escorte du général en chef.

Le prince royal, le voyant sauter sur Messaouda, que tous les officiers de l'état-major admiraient pour sa beauté, son élégance et sa vigueur, lui demanda pourquoi il n'avait ni selle ni bride.

— Je suis pauvre, répondit Mebrouk ; mais, au prochain combat, la *Fille du vent* portera une selle aux étriers d'or et une bride étincelante... Elle et moi, nous aurons tué quelque chef destiné à nous enrichir.

Deux heures après son arrivée à Oran, le même jour, Mebrouk reçut un magnifique harnachement sorti des meilleurs ateliers de Tlemcen (1) et un fusil à

(1) La sellerie de Tlemcen jouit d'une réputation méritée, non seulement en Algérie, mais encore au Maroc et dans les Etats barbaresques.

deux coups de la fabrique de Lepage.

— Qui m'envoie cela? demanda le brave enfant, transporté de joie à la vue de cette richesse, comme Achille devant les armes offertes par Ulysse.

— Le fils de notre sultan, lui répondit le messager du prince.

— Dis-lui que je serai aussi vaillant que son fusil! s'écria Mebrouk, et que sa générosité me portera bonheur.

Chaque jour, le maréchal faisait appeler Mebrouk, et il l'interrogeait longuement sur l'état des forces de l'émir, sur l'esprit des tribus, sur les chemins et les cours d'eau qu'il faudrait franchir pour arriver à Mascara.

Le frère de Salem répondait à toutes les questions avec netteté et une intelligence qui eussent étonné chez un homme rompu aux travaux de la guerre.

Quoique le ciel se fût éclairci depuis deux jours et que le soleil se montrât

de temps à autre, Mebrouk insista vivement, contre sa propre ardeur, pour que l'armée ne se mît pas en marche.

— Ceux qui se plaignent de votre inaction, dit-il au maréchal, ne connaissent pas le pays, ou sont dupes de conseils malintentionnés que leur font parvenir les partisans d'Abd-el-Kader.

Vous avez plusieurs rivières à passer, le Tlélat, le Sig, l'Habrah entre autres, qui roulent des eaux rapides dans des lits très-profonds. Ces rivières sont ali-

mentées par toutes les ravines des montagnes de Mascara; elles vous arrêteraient sur leurs rives inondées. Vos vivres sont portées par des chameaux, et il est fâcheux que vous manquiez de mulets; le chameau ne marche bien que dans les sables et sur la terre ferme, il glisse dans la boue, tombe et ne se relève pas toujours. Si vous allez à Mascara par la montagne, vous trouverez les plaines de l'Habrah et du Sig tellement détrempées, que vous mettrez dix heures à faire une marche de deux heures en temps ordinaire.

Laissez parler les impatients, attendez

que le vent ait séché votre chemin. Les torrents se vident aussi vite qu'ils s'emplissent; et les contingents de l'émir se lassent à vous attendre.

Le général en chef goûtait toutes ces raisons, et il attendit quelques jours encore.

Mais enfin, cédant à l'impatience générale, et craignant un retour plus rigoureux du mauvais temps, il ordonna le départ et alla se mettre à la tête de son armée.

Mebrouk se tenait, radieux, derrière le maréchal, à portée de son geste et de sa voix.

Messaouda piaffait, aussi impatiente que son maître de voir l'ennemi, d'entendre la poudre et de prendre la charge.

Les chevaux hennissaient autour d'elle; mais, comme fière de sa race, elle semblait dédaigner leurs appels amoureux.

Le maréchal avait pris la tête de co-

lonne à l'avant-garde, et n'était précédé que par quelques chasseurs d'Afrique lancés en éclaireurs; il appela Mebrouk au moment où il s'engageait dans les premiers vallons du pays des Garabas.

— Aurions-nous surpris une marche à l'ennemi? demanda-t-il, je ne vois ni postes, ni vedettes; le pays semble abandonné.

— Retournez-vous, seigneur, répondit Mebrouk, et voyez ces colonnes de fumée.

— Eh bien ! ce sont des feux de charbonniers allumés dans les montagnes d'Oran ?

—Oui, mais regardez à droite, maintenant, et voyez des feux semblables dans l'Atlas. Ce sont des signaux.

Les espions de l'émir, à Oran, que vous prenez pour de pauvres charbonniers, ont allumé des feux pour annoncer votre départ ; le nombre des feux indique certainement la direction que vous avez prise, et la fumée qui s'élance de l'Atlas

transmet le signal aux contingents, en annonçant aux espions qu'on les a compris (1).

— Bonne nouvelle alors, car demain nous verrons l'émir.

— L'émir est prudent ; il ne combattra que là où il voudra livrer bataille.

---

(1) Les Arabes signalent ainsi avec une grande vigilance les moindres mouvements de leurs ennemis.

— Et moi, je le battrai où je voudrai; compte sur ma parole, ajouta en riant le maréchal.

— S'il plaît à Dieu ! murmura Mebrouk qui compléta ainsi, tout bas, une phrase impie, capable, selon lui, d'attirer un désastre sur notre armée (1).

---

(1) *S'il plaît à Dieu* ! disent les Arabes bons musulmans en terminant l'énoncé de tous leurs vœux et projets. L'omission de cette formule est une impiété toujours funeste, et la fable qui nous a été contée à ce propos est caractéristique :

« Un lion parlait un jour devant un renard
» de sa force et des prouesses dont il était ca-
» pable.

» — Si tu rencontres un bœuf cette nuit, l'en-
» lèveras-tu entre tes dents? lui demanda le re-
» nard.

» — *S'il plait à Dieu*, je l'enlèverai sans effort,
» répondit le lion.

» — Et un cheval?

» — *S'il plait à Dieu*, je l'emporterai en cou-
» rant.

» — Et une brebis?

» — Oh! dit le lion, avec dédain, c'est l'affaire
» d'une de mes griffes.

» La nuit venue, le lion eut faim, il se jeta sur
» un bœuf et l'enleva comme il avait dit. Le re-
» nard le félicita. La nuit suivante, le lion eut faim;
» il courut sur un cheval, le saisit et l'emporta
» sans s'arrêter. Le renard lui témoigna son admi-
» ration. A la troisième nuit, le lion, qui avait en-
» core grand'faim, rôda pendant longtemps et ne
» vit qu'une brebis chétive, qu'il se décida à cro-
» quer, faute de gibier plus nourrissant. Il l'attaqua
» d'un coup de griffe, mais sa griffe s'empêtra dans
» la toison de la bête, et il ne put pas la retirer; il
» voulut mordre. La laine émoussa ses dents. Des
» Arabes survinrent, qui le frappèrent à coups de
» fusil. Comme il allait mourir dans une brous-

» saille, le renard vint à passer ; et, l'apercevant,
» lui cria :

» — Tu as mérité ton sort pour avoir oublié de
» dire : s'il plait à Dieu, j'enlèverai la brebis. »

CHAPITRE NEUVIÈME.

VIII.

Le Bois de Muley-Ismaël.

Le bois de Muley-Ismaël est situé dans la province d'Oran, au-delà du Tlélat et sur des pentes adoucies qui forment les

premiers gradins des chaînes du petit Atlas.

Ce bois, un peu maigre, mais d'une assez vaste étendue, avoisine la rive gauche du Sig, rivière torrentueuse, et il étend jusque dans la plaine, où se perdent les eaux de la Mactah, l'ombrage de ses tamarins et de ses caroubiers.

En 1835, la forêt de Muley-Ismaël était encore surnommée *bois sacré*, à cause des défaites sanglantes qu'y avaient essuyées plusieurs chefs d'armée, notam-

ment Muley-Ismaël, sultan de Maroc.

En 1834, une expédition française, partie d'Oran, sous les ordres du général Trézel, et engagée dans cette forêt, y avait livré un rude combat, où l'un des fils du maréchal Oudinot, colonel du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, s'était fait tuer en tête d'une charge qu'il conduisait avec une brillante valeur.

Restés maîtres d'un terrain chaudement disputé, les Français avaient enterré leurs morts, et, refusant avec une

fierté peut-être imprudente des propositions pacifiques d'Abd-el-Kader, ils s'étaient dirigés sur le vieil Arzeu (1) à travers la plaine de la Mactah, par un soleil terrible, sans renseignements exacts et gênés par un lourd convoi de prolonges chargées de blessés.

Abd-el-Kader disposait d'une cavalerie nombreuse? il suivit pas à pas notre retraite, ramassa tous nos traînards qu'épuisait une chaleur étouffante; et, sai-

(1) *Portus Magnus* des Romains, excellente rade située entre Oran et Mostaganem.

sissant avec à-propos l'instant où nos prolonges embourbées dans les marais ne pouvaient plus ni avancer ni reculer, il lança tout son monde sur notre arrière-garde.

Nos soldats firent des prodiges de valeur ; mais dispersés sur un vaste espace, ces dévouements individuels ne purent sauver que notre honneur militaire.

Sur quatorze prolonges, treize furent capturées par l'ennemi, qui s'empressa de massacrer nos blessés, et le spectacle

de ce massacre fut si douloureux pour ceux qui ne pouvaient plus seccurir leurs malheureux camarades, que l'artillerie reçut l'ordre de tirer à mitraille sur ces prolonges.

Elle atteignait ainsi le double but de venger les blessés et de leur donner une mort exempte, au moins, des tortures que leur infligeaient les cavaliers de l'émir, acharnés sur leur proie comme des vautours sur un cadavre.

Nos projectiles, en effet, tuèrent beau-

coup d'Arabes à côté de leurs victimes, et notre désastre coûta cher à l'ennemi.

Battus l'avant-veille au bois de Muley-Ismaël, les Arabes, fiers de la journée de la Mactah, ne firent qu'un combat de ces deux actions, et ils ne manquèrent pas d'attribuer à la sainteté de leur forêt de tamarins la défaite que nous avions essuyée.

Le bois de Muley-Ismaël fut donc pour eux, depuis lors et plus que jamais, le

bois sacré infranchissable à leurs ennemis et surtout aux chrétiens.

L'expédition de Mascara avait sans doute pour objet la prise de cette ville; mais, à cette époque, nous ne songions pas résolument à étendre notre domination, et l'armée du maréchal Clauzel devait, avant tout, venger l'échec de la Mactah par une victoire (1).

---

(1) En effet, nous prîmes la ville de Mascara, que nous trouvâmes déserte; l'émir savait que nous ne garderions pas notre conquête, et il ne songea pas à nous l'enlever. Après quelques jours de re-

Depuis que nos troupes avaient quitté le camp du Figuier, l'ennemi ne s'était montré que de fort loin et par des postes d'observation que nos éclaireurs repliaient sans engagement.

Le ciel semblait s'être mis au beau franchement; les sentiers s'étaient un

---

pos, pressés par la mauvaise saison, nous abandonnâmes Mascara pour rentrer à Oran par Mostaganem. On crut avoir porté un grand coup à la puissance de l'émir par cette pointe d'une trentaine de lieues, et ce fut une grave illusion. Toutes les retraites sont, aux yeux des Arabes, des défaites;

peu séchés ; les torrents avaient écoulé leurs eaux profondes ; les sages appréciations de Mebrouk se trouvaient complétement justifiées.

Pendant que nos colonnes entamaient leur troisième étape, Mebrouk s'approcha du maréchal et lui dit :

---

on ne les a vaincus qu'après avoir pris possession définitive du pays où s'est livré le combat. Mais en 1835, et jusqu'à l'époque où le maréchal Bugeaud fit prévaloir, en Afrique, son école savante, nous ne savions que combatre, nous ne savions pas conquérir. Nous étions alors bien loin de ces

— Je viens, seigneur, réclamer votre promesse.

— Laquelle?

— Ne m'avez-vous pas dit que quand parlerait la poudre, vous me laisseriez ma liberté?

---

belles expéditions à grands résultats, qui ont à jamais planté le drapeau de la France dans le cœur de l'Algérie, expéditions couronnées par notre dernière campagne de Kabylie, l'une des moins coûteuses, et, de toutes, la plus productive sans contredit.

— Sans doute, mais la poudre est muette, mon enfant, et je ne sais si elle parlera... ton émir est bien discret.

— Vous l'entendrez aujourd'hui, dans moins d'une heure.

— Vraiment! et de quel côté?

— Au bois sacré.

— Qu'est-ce que c'est que ton bois sacré?

Mebrouk raconta rapidement toutes les légendes de la forêt de Muley-Ismaël, et il termina par ces mots :

— Aujourd'hui vous vous tenez au milieu de votre armée ; vous ne serez donc pas là quand votre cavalerie, qui marche en avant, pénétrera dans le bois et recevra les premiers coups de fusil.

Votre place est ici, sans doute, mais la mienne est là-bas.

— Suis-moi donc, répondit gaîment

le maréchal, et allons causer avec la poudre.

Après avoir donné quelques ordres de détail, le général en chef se porta rapidement à son avant-garde formée par les chasseurs, les spahis et le goum des Douairs et des Smélas.

Peu après son arrivée, la tête de colonne de cette cavalerie s'engagea dans le bois sacré et passa sur le terrain même où, l'année précédente, on avait combattu.

Le bois fouillé avec précaution était abandonné par l'ennemi, et les broussailles d'où l'on s'attendait à voir partir une chaude fusillade furent silencieuses.

— Eh bien ! demanda le maréchal à Mebrouk, où sont les défenseurs du bois sacré.

L'enfant ramena ses regards un peu confus de l'horizon, où ils s'étaient plongés, aux pieds du maréchal, et répondit :

— Si ce n'est pas une ruse, je n'y comprends rien.

— Abd-el-Kader est plus habile que toi, reprit le maréchal, il ne se hasardera pas à m'attaquer ici, car j'y détruirais son armée.

Prends patience, la poudre ne parlera que demain.

— C'est égal, seigneur, permettez-moi de rester ici avec la cavalerie, demanda

Mebrouk, qui voyait le maréchal tourner bride.

— Volontiers, d'autant mieux que nous allons faire une halte. Tu me rejoindras au bivouac.

— Je vous remercie, s'écria Mebrouk.

Et il alla rôder dans le bois sans trop s'écarter cependant, campé sur cette idée que l'ennemi ne pouvait pas être éloigné et qu'il ménageait une surprise aux chrétiens.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX.

Le Bois de Muley-Ismaël. (*Suite.*)

Pendant que Mebrouk battait l'estrade, la cavalerie avait fait halte, et une scène touchante se préparait.

La brigade d'avant-garde était commandée par le général Oudinot, frère du colonel tué en 1834, ainsi que nous l'avons dit :

Le général était venu venger son frère et recueillir sa dépouille.

Il s'était fait accompagner d'un prêtre pour l'exhumation, et l'on avait apporté d'Oran une bière, où les ossements du colonel devaient être pieusement enfermés.

La place où le colonel avait été enterré fut aisément reconnue par les officiers de son régiment.

On se mit à fouiller le sol en présence des chasseurs d'Afrique qui, rangés en bataille, assistaient, le sabre à la main, le cœur ému, à cette cérémonie bien faite pour éveiller chez eux un triste, mais glorieux souvenir.

On avait inhumé avec le colonel, dans la même fosse, un chasseur frappé, comme lui, d'une balle au front.

Le corps du chasseur fut retrouvé sans mutilations aucunes, celui du colonel avait été enlevé par les Arabes; on n'en reconnut pas vestige.

Malgré la douleur que causa cette cruelle déception au général, la cérémonie ne fut pas interrompue.

Sur un autel improvisé au bord de la tombe, le prêtre célébra une messe basse que chacun écouta avec le respect inspiré ou plutôt commandé par la situation

Grand et saisissant spectacle, en effet, si l'on pense que, parmi ces hommes, captivés par un pieux devoir rendu à la mémoire de leur chef et de leurs camarades morts au champ d'honneur, beaucoup peut-être allaient tomber bientôt, pour ne plus se relever ! Grand spectacle, que cette pompe militaire entourant, sur une scène pittoresque, au milieu d'un bois semé d'ossements blanchis et sur un plateau d'où l'on découvrait des horizons immenses, entourant, disons-nous, un humble apôtre du Seigneur, parlant, du fond du cœur, et pour les morts et pour tous ceux qui, à la fleur de l'âge, avaient cependant si peu de temps à vivre !

Mais un événement inattendu se préparait pour donner plus d'ampleur a cette scène imposante.

L'office divin était à peine commencé, lorsque Mebrouk accourut de toute la vitesse de Messaouda, qui franchissait comme une gazelle effarouchée les broussailles épineuses.

— Abd-el-Kader! Abd-el-Kader! cria l'enfant sans s'inquiéter de la cérémonie dont il ne comprenait pas le caractère.

Nos cavaliers se dressèrent, tous à la fois, sur leurs étriers pour regarder par-dessus les futaies qui leur masquaient les côteaux environnants, ne virent rien et reprirent leur calme attitude.

— Sidi-Abd-el-Kader et le goum des Flittas... Là derrière, dit Mebrouk au général...

Le prêtre hésita un instant.

— Continuez, lui dit la voix basse le

général ; rien ne nous presse, nous sommes couverts par des grand'gardes.

Et l'office continua sans que la voix du prêtre subît la moindre altération, sans qu'un frisson d'impatience courût dans les rangs de ces hardis cavaliers, qui ne devaient cependant pas remettre le sabre au fourreau avant de s'en être servis.

Mebrouk n'avait pas donné une fausse alerte.

A force de fureter dans le bois, il

avait reconnu des traces toutes fraîches indiquant le voisinage d'une troupe considérable.

Puis, une vedette ennemie s'était enfuie à son approche.

Il l'avait suivi fort loin ; et, par une échappée de perspective, ses yeux de lynx s'étaient arrêtés sur des masses profondes qui venaient à la rencontre des Français.

L'impassibilité du général fut pour le

frère de Salem un fait étrange, incompréhensible.

Il devina bien que les chrétiens priaient leur Dieu, mais il se disait que le moment était singulièrement choisi, et qu'à l'heure du combat toute prière devait être dite.

Bientôt, quelques coups de feu retentirent, et des balles lancées à toute volée sifflèrent au-dessus des têtes de nos soldats.

Les Arabes que Mebrouk avait recon-

nus de loin pour des contingents Flittas se présentèrent prudemment, en longues lignes, et couronnèrent circulairement les plateaux qui dominaient le bois sacré.

On voyait leurs chefs, leurs plus habiles cavaliers parcourir en caracolant, comme aux jours de fantasia, le front de ces lignes hérissées de longs fusils, tachetées de burnous noirs et de burnous blancs.

Des cris aigus roulaient dans les val-

lons, cris de guerre, d'appels et de défis:

Les *sandjiacs* (1) flottaient, portés par des mains vaillantes, et indiquaient aux contingents divers les points de ralliement dans le combat.

Peu à peu, encouragés par notre inaction, les Flittas osèrent descendre en partie dans la plaine, où ils se répandirent

---

(1) Drapeaux, expression tirée de l'espagnol ; les Espagnols ont occupé Oran pendant longtemps.

comme un essaim d'abeilles, pour tirailler contre nos grand'gardes avec une insolence bravée par nos vieux chasseurs d'Afrique, ces rois de tous les terrains où ils peuvent lancer leurs chevaux.

Enfin, à ces derniers mots du prêtre : *Ite, missa est* (1), mots qui, dans ce moment, avaient une portée sublime, les escadrons se rompirent avec un saisissant cliquetis d'armes.

---

(1) Allez, la messe est dite.

Le général monta vivement à cheval, donna quelques ordres. et les trompettes sonnèrent :

En avant !

On marchait à l'ennemi.

Mebrouk, ivre de joie, étreignit avec fureur son fusil, rassembla d'une main ferme Messaouda, aussi impatiente que lui, fit retentir ses éperons sur ses larges étriers, et partit à fond de train, précédant de toute l'ardeur de la *Fille du*

vent l'escadron de spahis et le goum des Smélas, qui se jetaient dans la plaine, tandis que les chasseurs attaquaient les plateaux d'où l'ennemi continuait de descendre.

L'une des premières balles des Flittas fut pour le général Oudinot, qui tomba blessé, à quelques pas de la tombe de son frère.

Les chasseurs, exaspérés par ce coup malheureux, abordèrent les plateaux

avec tant de hardiesse, qu'en un clin d'œil ils furent évacués.

Dans la plaine, la lutte fut mieux soutenue.

C'est là que nous suivrons Mebrouk.

La lutte fut mieux soutenue, disons-nous, et cela pour deux raisons :

D'abord, les cavaliers de l'émir, en-

couragés, par notre immobilité, s'étaient décidés à nous attaquer par un mouvement tournant, et lorsque nos spahis engagèrent l'action, ce mouvement était déjà tellement prononcé, que la majeure partie des forces de l'ennemi avaient gagné la plaine.

Ensuite, si braves que soient les Arabes, notre tactique les trouble, et les charges à fond de nos chasseurs déroutent les combinaisons de ces peuplades dressées à l'école du Scythe et du Parthe.

Aussi, quand ces brillants cavaliers

en ont le choix, ils s'engagent avec les spahis et les goums de nos alliés plutôt qu'avec les vestes bleues (1).

Ils trouvent là un ennemi qui combat à leur manière, non pas à cette terrible arme blanche, muette et mortelle dans des mains françaises, mais au fusil dont les détonations animent les guerriers et enflamment les courages.

---

(1) L'uniforme des chasseurs d'Afrique est bleu de ciel.

La partie n'était pas égale.

Les Flittas, trois fois plus nombreux que les spahis, les Douairs et les Smélas, se jetèrent, avec de grands cris, au-devant d'eux, et, des deux côtés les fusils se touchèrent.

Mais si les Flittas jouissaient d'une réputation méritée, ils avaient affaire à un ennemi solide.

L'escadron des spahis était, en 1835,

composé presque en entier de Turcs et de Kouronglis (1), passés du service du beylik (2) au nôtre.

La plupart des simples cavaliers de cette troupe d'élite avaient été revêtus de fonctions élevées sous le régime turc;

---

(1) Le kourongli est fils d'un Turc et d'une femme arabe. Les kouronglis servaient presque tous dans la milice turque. Ce sont de vaillants soldats, de braves hommes et d'excellentes gens.

(2) Chaque province, sous le régime turc, était gouvernée par un bey institué et nommé par le

et, au souvenir de leur domination encore récente, ils avaient, pour les Arabes, ce même dédain qu'étalaient, pour leurs vassaux révoltés, les chevaliers du moyen-âge.

Les Douairs et les Smélas ne profes-

---

pacha ou dey d'Alger. Le mot beylik a pour signification générale : *le gouvernement*, sous entendu *du bey*. Pour désigner qu'une chose, un territoire, par exemple, appartient au gouvernement (à l'*Etat*, selon nous), les Arabes disaient et disent encore, par rapport à notre autorité : « *C'est le bien du beylik.* »

sent pas des idées aussi absolues ; mais enfants du *Maghzen* (1); et habitués à voir les Arabes plier sous les lois de fer des pachas, ils s'estimaient très-supérieurs

---

(1) *Maghzen*, traduction libre : *Magasin*. Le *Maghzen* était, en effet, le magasin, l'arsenal des forces de la domination turque. Telle tribu faisait partie du *maghzen* lorsqu'elle était activement employée, soit à guerroyer pour les Turcs, soit à faire la police de la plaine et des pays soumis. Les Turcs avaient, autant que possible, désarmé les tribus ; leurs *maghzen* seuls avaient le privilége de porter le fusil. Dans la province d'Oran, les Douairs et les Smélas étaient du *maghzen* depuis cent cinquante ans, lors de notre installation.

à des races qu'ils croyaient abâtardies.

Les spahis étaient, en outre, commandés par des officiers et des sous-officiers français d'une réputation toute faite.

Dans ces conditions, le succès ne pouvait qu'être chaudement disputé de part et d'autre.

CHAPITRE DIXIÈME.

X.

Le Bois de Muley-Ismaël. *(Suite.)*

Mebrouk fit feu sur le premier cavalier qu'il rencontra, et, selon la coutume Arabe, il tourna bride aussitôt.

Il suivait en cela les leçons et l'exemple que son frère Salem lui avait donnés, mais il n'eut pas été instruit dans l'art de combattre, que Messaouda l'aurait guidé.

La *Fille du vent* était trop bien dressée, trop docile et trop brave pour perdre la tête dans la mêlée, pour s'enivrer, comme une pouliche inhabile, au pétillement de la fusillade, à l'odeur de la poudre.

Elle savait qu'au coup de feu de son maître elle devait pirouetter sur ses jar-

rets et mettre à l'abri, par une course rapide, la tête qui couvrait la sienne, le bras qui lui faisait honneur (1).

Mebrouk se retourna, en fuyant, pour voir si sa balle avait porté, et il aperçut deux Flittas qui jetaient le *lasso* à un de leurs frères étendu, sans mouvement sur le sol (2).

— Dieu est grand ! s'écria le brave en-

---

(1) C'est la manœuvre que les chevaux bien dressés exécutent, d'eux-mêmes, à la guerre et dans les *fantasia*.

(2) Lorsqu'ils sont pressés, les Arabes enlèvent

fant. O mon frère, réjouis-toi, et que cette victime immolée te porte mon souvenir !

Messaouda, obéissant à la voix de son maître, modéra sa course.

Mebrouk rechargea son arme, et, de nouveau, prit carrière face à l'ennemi.

---

ainsi du champ de bataille leurs morts, leurs blessés et souvent les prisonniers qu'il font à l'ennemi.

Les Fittas poussèrent tout-à-coup de grands cris, et on vit leurs nombreux drapeaux (*sandjiacs*) se grouper au pied d'une colline séparée, par un ravin profond, des plateaux que les chasseurs avaient victorieusement occupés.

Prompts à saisir l'intention que révélaient ces cris et ces signaux, nos gens, Mebrouk en tête, poussèrent leurs chevaux en injuriant les cavaliers de l'émir, qui évidemment battaient en retraite pour ne pas être coupés par les chasseurs d'Afrique, dont on voyait briller les sabres.

Insensibles aux outrages que leur prodiguaient leurs adversaires (1), les Flittas obéirent aux signaux, et se replièrent précipitamment.

Quelques-uns d'entre eux, cependant, superbement montés et grisés par la poudre, eurent le courage ou plutôt l'imprudence de vouloir couvrir la retraite.

On les vit bondir au sifflement des

---

(1) Au combat, les Arabes s'insultent des deux côtés, et les injures redoublent quand l'un des deux partis fait mine de plier.

balles, rendre injure pour injure aux spahis et aux Smélas, et faire flotter à chaque *taraka* (1) qui les épargnait par miracle, les pans de leurs burnous comme pour défier le destin.

C'est dans ce beau danger que l'Arabe est vraiment admirable de noblesse, de fierté, d'élégance et d'intrépide adresse dans l'art de gouverner son cheval qui,

---

(1) La *taraka* est une décharge générale; les Arabes, surtout les fantassins, estiment beaucoup la *taraka*.

comme lui, doit mourir de la mort du guerrier.

Chez ce peuple amoureux des batailles, le lâche est une rare exception, mais il y a divers degrés de vaillance, et l'homme de *grande tente* ou de naissance distinguée doit à ses ancètres de faire, en certaines occasions, des prodiges d'audace pour maintenir le prestige de son nom.

Mebrouk s'arrêta brusquement et à cent pas d'un cavalier richement vêtu,

monté sur un grand cheval gris, dont les flancs ruisselaient d'écume et de sang.

Le frère de Salem admirait ce chef qui, sans s'occuper des balles ricochant sous ses yeux, poussait avec son long fusil à capucines de corail et d'argent, quelques-uns des entêtés dont nous avons parlé, trop animés par le combat pour obéir aux signaux du ralliement.

— C'est lui ! s'écria tout à coup Mebrouk : par le péché de ma mère ! voilà le kaïd de Zemmora !

Messaouda reçut aussitôt deux coups de chabirs (1), et, à cette attaque inattendue, qui était, pour elle, un affront, la noble bête se jeta, furieuse, dans le champ que lui ouvrait la main frémissante de son maître.

En quelques bonds, la *Fille du vent* tomba comme une panthère à dix pas du kaïd.

— Chien, fils de chien ! ton heure est

(1) *Chabirs*, longs éperons fixés au coude-pied par des courroies.

sonnée ! cria Mebrouk, *lève un doigt* vers le Seigneur (1).

Brahim-ben-Taïeb regarda froidement son ennemi, reconnut le frère de Salem et, souriant de pitié à sa jeunesse, sans daigner même lui répondre, il fit passer son fusil de sa main gauche dans sa main droite.

Mebrouk ajusta le kaïd ; le coup par-

---

(1) Nous avons déjà défini cette expression : lever un doigt vers Dieu, c'est *reconnaître et attester son unité souveraine*, au moment d'expirer.

tit, mais la fureur l'avait guidé, et Ben-Taïeb s'étant jeté de côté, la balle brisa la palette de sa selle sans l'atteindre.

— *Roumi*! (1) s'écria Ben-Taïeb en riant : retourne à tes chèvres et au haïck de ta grand'mère.

Le kaïd crut que Mebrouk était désarmé.

Il ne connaissait pas les fusils dou-

(1) *Roumi*, chrétien.

bles, et il se vit maître de la vie de cet adversaire indigne, et maladroit.

Aussi, trop fier pour l'honorer de sa poudre, il s'élança sur lui, pour décharger à deux mains, sur sa tête, l'un de ces coups de crosse formidables que les cavaliers arabes savent si bien asséner.

Ben-Taïeb, avant d'attaquer Mebrouk, avait enveloppé d'un coup d'œil la plaine et les plateaux.

Ce regard lui avait appris que les spa-

his et les Smélas, entraînés à la poursuite, s'étaient jetés assez loin sur sa droite, que les Flittas de son goum se retiraient en bon ordre, mais que les chasseurs arrivaient.

Pour lui, il était donc temps d'en finir avec Mebrouk, qui seul en ce moment, allait être bientôt secouru.

Mebrouk avait vu se dresser l'arme terrible du kaïd.

Loin de la fuir, il se porta en avant et

fit feu de son coup, au moment où le fusil s'abattait sur lui.

L'arme échappa des mains défaillantes du kaïd, mais elle avait été lancée avec tant de force, que, frappant Mebrouk à la joue, elle ensanglanta son visage.

Ben-Taïeb se renversa sur la croupe de son cheval, puis roula dans la boue qui couvrait la plaine.

Mebrouk mit rapidement pied à terre,

tira son couteau et posant un genou sur la poitrine de son ennemi qu'agitaient de violentes convulsions, il lui cria :

— Salem-ould-Kouïder, que tu as assiné, t'avait prévenu ; il t'a dit :

« *Souviens-toi, j'ai un frère* ! »

Je suis Mebrouk, frère de Salem, et tu me paies le prix du sang !...

Une heure après cette scène, que la ju-

ment Messaouda avait contemplée, calme et au repos, Mebrouk arrivait à toute bride au bivouac de l'ancien commandant supérieur du camp du Figuier.

— Seigneur, dit l'enfant, je t'ai promis la première tête coupée dans cette guerre... voici celle de Brahim-ben-Taïeb, kaïd de Zemmora, ajouta-t-il en jetant au pied du colonel le hideux et sanglant trophée de sa première vengeance. Dieu est juste ! Il est savant !

CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Le récit de Miloud.

Mebrouk passa une partie de sa soirée en prières pour remercier Dieu et le prophète de sa victoire.

Il se rendit à huit heures (1) sur les bords du Sig, où l'armée avait assis ses bivouacs et se livra, avec ferveur, aux pratiques de l'*oudou-el-seghir* ou la petite ablution (2).

Il versa un peu d'eau dans sa main droite et la lava; il en versa ensuite dans

---

(1) C'est l'heure du *Salat-el-Eucha*, la dernière des cinq prières imposées, durant les vingt-quatre heures, par le *Koran*.

(2) Il y a deux espèces d'ablutions, la petite et la grande que l'on appelle *Oudou-el-Kebir*. La grande

sa main gauche et la lava de même en prononçant par trois fois ces paroles :

« Au nom du Dieu clément et miséri-
» cordieux (1), mon intention est de faire
» la prière du soir, et de louer le souve-

---

ablution ne diffère de la petite que par l'aspersion des flancs; la loi ne l'impose que pour la purification de certaines souillures, Pour être valables, toutes les pratiques de la grande et de la petite ablution doivent être répétées trois fois.

(1) Cette invocation se lit en tête de tous les chapitres du Koran, le chapitre IX excepté.

» rain de l'univers qui m'a secouru, afin
» qu'il me protége encore dans l'accom-
» plissement de mes desseins.

Il se gargarisa ensuite avec une gorgée d'eau, et aspira de l'eau par les narines, en disant toujours par trois fois :

« O mon Dieu ! faites-moi sentir l'odeur du paradis ! »

Puis se servant de sa main droite comme d'un vase, il la remplit d'eau, se

lava la figure du front au menton, d'une oreille à l'autre, et ensuite les deux bras jusqu'aux coudes, en commençant par le bras droit.

Il trempa dans l'eau ses deux mains, réunies par l'extrémité des doigts, les porta au front où il les sépara pour les faire glisser jusqu'au menton.

Alors il frotta de nouveau ses oreilles et son cou.

Enfin, ayant lavé avec grand soin ses

deux pieds, le pied droit le premier, il fit à demi voix sa prière (1).

« O mon Dieu ! sans votre protection, j'aurais certainement succombé dans ma lutte avec Brahim-ben-Taïeb.

» C'était un homme vaillant, fort, habile, et si j'ai le cœur d'un guerrier, je n'en

---

(1) Lorsque les Musulmans manquent d'eau pour leurs ablutions, ils se conforment à un usage prescrit par les commentateurs, usage que nous décrirons à l'occasion.

ai pas encore la vigueur. Mais n'avez-vous pas permis que David triomphât du géant *Djalout* (1).

» Mon Dieu, vous venez de témoigner en faveur de ma cause en m'accordant un premier succès, et j'espère que vous ne m'abandonnerez pas au tiers de mon

---

(1) *Djalout*, est le nom donné par le Koran à Goliath. « *David tua Djalout, Dieu lui donna le livre et la sagesse; il lui apprit ce qu'il voulut.* » C'est du *livre des Psaumes*, compté par les Mahométans parmi les livres saints, qu'il est question dans ce verset du Koran. (Chapitre II.)

chemin; car, vous le savez, j'ai dans le cœur un violent chagrin, et dans la tête de vastes et périlleux projets. O mon Dieu ! faites que ma victoire sur le kaïd de Zemmora réjouisse les os de mon frère Salem.

» Faites qu'elle réjouisse la veuve qui attend la vengeance; faites qu'elle réjouisse Meryem, dont la beauté a troublé ma raison, et qui compte sur mon courage pour échapper aux outrages de Ben-Chérif ! Faites qu'elle confonde l'orgueil de mes ennemis et leur annonce le châtiment dont vous frapperez, dans

l'éternité, les pervers et les infidèles.

» *Amin.* »

Après avoir ainsi prié avec autant de foi que de ferveur, Mebrouk pensa ne devoir plus songer qu'à se réjouir, et il se rendit au bivouac des Douairs et des Smélas, où, magnifique comme un prince, il dépensa tout ce qu'il avait d'argent (la générosité du général avait largement récompensé sa belle conduite) en un festin suivi de danses, de raghba, de chansons et de flots de café.

On faisait grand cercle autour de cet enfant prodigue, et il payait pour tous.

La fête dura pendant la nuit entière, car les Arabes ne savent pas se modérer dans leurs plaisirs : ils en épuisent la source, mais ne se lassent jamais.

La glorieuse Messaouda ne fut pas oubliée dans ce délire, dans cette ivresse.

Son maître couvrit de baisers ses naseaux encore fumans, et, de ses deux

mains, il caressa pendant longtemps ses flancs encore agités, d'où le sang coulait par de longues déchirures; enfin, d'une voix aussi douce que si elle se fût adressée à Lella-Meryem, il lui avait demandé pardon de ces blessures, dont il fallait accuser le vertige qui s'empare du guerrier au combat.

Messaouda, lavée avec soin dans les eaux du Sig, s'était régalée d'orge choisie.

Puis, chaudement enveloppée d'une

djellal digne de sa beauté, elle s'était couchée pour réparer ses forces par le sommeil, plus sage que son jeune maître que trop de bonheur tenait éveillé.

A la diane, Mebrouk se sentit un peu lourd et engourdi, mais il n'en fut pas moins le premier à cheval de l'escorte du général en chef.

L'armée se mit en marche.

Le maréchal appela Mebrouk et lui dit :

— Eh bien ! feras-tu la fantasia aujourd'hui ?

— Non, Seigneur.

— Tu crois donc que nous ne serons pas attaqués ?

— Je suis sûr que l'émir vous laissera voyager en paix.

— Et moi, es-tu donc persuadé que je n'attaquerai pas ?

— L'ennemi est trop loin... Demain sera, s'il plaît à Dieu, un beau jour.

Le maréchal avait, à l'aide de sa grande expérience de la guerre et de la rapidité de son coup d'œil, pénétré dès la veille tout le plan de campagne de l'émir.

Il voulut faire causer Mebrouk pour sonder cette jeune intelligence qui, souvent déjà, l'avait étonné, et il reprit :

— Explique-moi tes idées. Pourquoi

voyagerons-nous sans coups de fusil jusqu'à demain? Qui t'a dit que l'ennemi était trop loin, et où prends-tu que la journée de demain sera belle?

— Je sais cela par un signe infaillible.

— Oh! oh! tu es donc sorcier?

— Les sorciers sont pervers, seigneur, s'écria Mebrouk, tressaillant au souvenir de Khalaf-ben-Chérif. Si votre bonheur vous eût instruit des *signes du Livre évi-*

dent (1), ajouta-t-il avec une naïveté chagrine, vous sauriez que toute consultation du sort est condamnée par le Très-Haut.

J'ai des yeux pour voir, une raison pour comprendre, et des oreilles pour écouter; tout ce que je sais a découlé de ces trois sources.

L'ennemi est trop éloigné pour venir

---

(1) Le *Livre évident* (*Koran*) appelle *signe*, les avertissemens ou miracles de la parole de Dieu, traduite par ses versets.

à nous aujourd'hui, je le répète... Regardez ces deux colonnes de fumée là-bas, là-bas dans la montagne, près de ces gros rochers gris, les voyez-vous?

— Oui.

— L'un des foyers répand une fumée lourde, épaisse, qui semble s'élancer à regret dans les airs; l'autre feu, au contraire, jette une fumée blanchâtre qui flotte en panache et s'étend en nuages.

Eh bien! la fumée lourde est plus pro-

che de nous que l'autre.., elle signifie ceci :

Nous nous réunissons péniblement, nous nous comptons.

La fumée blanche et légère dit :

Dès que nous serons réunis, nous prendrons des ailes...

— Si tu n'es pas sorcier, tu es du moins illuminé...

— Dieu ne fait cette largesse qu'à ses élus... Non, je ne suis pas illuminé, je comprends les signaux, voilà tout; les signaux convenus entre Miloud et moi.

On vous a raconté mon histoire et celle du nègre Miloud, mais on n'a pas pu vous dire ce que Miloud et moi nous avons arrêté.

Miloud s'est engagé à me prévenir des mouvements du *goum* (1) de Khalaf-ben-

(1) Le *goum*, avons-nous dit déjà, est un parti,

Chérif, et il tient parole. Demain, si vous prenez la petite route de Mascara, je verrai, s'il plaît à Dieu, Khalaf qui me doit le prix du sang.

— Et où le verras-tu ?

— Je vous l'ai dit, dans les défilés de la montagne, qui mènent à Mascara... chez les Ouled-Seïd... C'est là que l'émir nous attendra.

---

une troupe de cavalerie. Chaque chef de tribu a son goum.

— Oui, avec dix mille Kabyles embusqués (1), avec toute sa cavalerie en réserve sur les plateaux, et même avec du canon dans des chemins que les pluies ont rendus impraticables... Ton émir est un habile homme; je lui donnerai cependant une leçon dont il se souviendra.

Mebrouk regarda le maréchal avec un respectueux étonnement.

---

(1) Tous les montagnards sont dits *Kabyles*. Ainsi les Kabyles du *Dahra*, de *l'Aurès*, du *Djurjura*, etc.

Les Kabyles du Dahra assistèrent l'émir en 1835.

Mais il n'en apprit pas davantage, car le général en chef, satisfait des réponses de son guide, s'occupa d'autres devoirs.

CHAPITRE DOUZIÈME.

XII.

Le récit de Miloud. (*Suite.*)

Nous abandonnerons ici l'armée expéditionnaire et Mebrouk, pour passer dans le camp de l'émir, où nous attendent

Khalaf-ben-Chérif, Lella-Meryem, la nourrice Yaya et le pauvre nègre boiteux que nous avons laissé, on s'en souvient, sur la route du Figuier au Thessalah.

Miloud, confiant dans certain stratagème qu'il avait inventé, se présenta hardiment devant la tente de Ben-Chérif, et se fit annoncer à ce terrible maître pour rendre compte de sa mission.

Lorsque le chaouch de Sidi-Khalaf vint lui dire que le boiteux était de retour de son voyage, Khalaf se dressa sur le tapis

où il reposait nonchalamment, et ses yeux lancèrent de sinistres regards.

— Par l'*Oued-Noun* et ses sombres mystères! murmura-t-il tout bas, la tête de ce misérable ne doit donc rouler qu'à mes pieds. — Qu'on amène ce messager, ajouta-t-il à voix haute.

Miloud entra dans la tente et se prosterna.

— Eh bien! demanda Khalaf avec une

impatience qui l'agitait visiblement, raconte-nous ton voyage.

— Ah ! seigneur, j'ai l'âme encore si troublée, j'ai couru des dangers si effraynts qu'à peine puis-je parler, bégaya Miloud sans trop d'affectation, car, en présence du front sévère de Khalaf, il ne se sentait rien moins que rassuré.

— Les infidèles auraient-ils méconnu l'envoyé de l'émir ?

— J'aime mieux commencer mon récit

par le commencement, seigneur; votre sagesse mettra dans mon discours l'ordre qui manque à mes idées.

D'abord, on m'a très-bien reçu chez les *Roumi*; puis, comme on me laissait libre d'aller et venir dans le camp, je me suis empressé de me rendre chez le juif Salomon pour recevoir les cent douros promis par la générosité du puissant émir — Dieu le protége.

Salomon m'a fait bon accueil, et s'est absenté, pendant quelques instants, de sa demeure, pour aller chercher les douros.

Moi, bercé par une joyeuse ivresse, j'ai dû commettre d'énormes péchés en calculant et caressant les jouissances que me procurerait mon trésor, car Dieu m'a puni dans mon orgueil... il a fait un miracle contre mon ambition... Quel miracle ! quel surprenant miracle !

— Parleras-tu?

— Le juif revint vers moi; et, au même instant le *kebir* (1) des chrétiens

(1) *Kebir*. Grand, chef.

me fit appeler... A peine arrivé en sa présence, on me déshabilla, on ouvrit mon kaban avec un couteau, et on en tira un papier.

Ce papier était à l'adresse de Mebrouk... le voleur qui vous a ravi la jument Messaouda...

— Et où était ce Mebrouk? demanda Khalaf d'un air distrait.

— Il était chez les chrétiens et à leur

service; il était au camp du Figuier, avec la belle Messaouda...

— Tu les a vus?

— Comme je vous vois, seigneur. Le chef des infidèles se fit lire la lettre trouvée dans mon kaban; il ordonna qu'on nous saisît, Mebrouk et moi, et qu'on nous tuât à coups de fusil.

— Parle donc plus haut! s'écria Kha-

laf, qui désirait que Meryem entendît cette partie du récit.

Miloud élevant beaucoup la voix, reprit :

— Mebrouk n'essaya pas de se justifier.

Il sentait certainement que Dieu le châtiait pour avoir dérobé le bien de son Seigneur — et il se résigna à mourir Moi qui n'ai pas de crimes à me repro-

cher, je me débattis comme un enragé, et je fis tant de gestes, tant de grimaces, tant de bruit, que mes bourreaux me prirent sans doute pour un fou (1) et m'abandonnèrent.

Mais les infidèles sont injustes et méchants; ils avaient décidé que deux victimes seraient sacrifiés; en m'épargnant ils ne renoncèrent pas à leur projet, ce fut le pauvre juif qui me remplaça...

---

(1) *Le Maboul* (fou) est en vénération chez les Arabes qui le croient visité par l'esprit de Dieu.

— Salomon? interrompit Khalaf avec plus de joie encore que d'étonnement.

— Oui, seigneur... tous les deux. Mebrouk et Salomon sont tombés frappés chacun de douze balles... j'ai vu cela!... je l'ai vu!... j'en tremble encore!

Ici Miloud jeta en frissonnant un long soupir terminé par un petit cri guttural, cri sauvage inconnu des Arabes, mais particulier à certaines races du Soudan.

Khalaf, attribuant ce frisson et cette

exclamation à un reste de terreur, se mit à rire sans contrainte.

— Ah! seigneur, reprit Miloud, vous êtes bien heureux d'avoir un cœur de guerrier, moi je ne rirai pas de longtemps.

— Et tes cent douros? demanda Ben-Chérif.

— C'est encore là ce qui m'afflige : mes douros sont morts avec le juif!

— Et c'est là ce qui me donne tant à rire, car, avec le juif, bonne partie de mes dettes sont enterrées. Je devais dix mille douros à cette face jaune pour huit mille qu'il m'a prêtés. Et l'émir était bien plus endetté que moi... Tu as fait une bonne journée. Miloud... Achève ton récit.

— Hélas! on m'a donné la lettre que voici pour le puissant émir, et on m'a chassé comme un chien... Ah! je n'ai pas regardé derrière moi, je vous le promets... Dieu est grand! grâce à lui, je suis sain et sauf... heureux de vous avoir servi.

— Pour te récompenser, je te nomme mon bach-amar (1), tu auras autorité sur mes serviteurs, sur mes bagages... et, dans les longues routes que nous allons faire, tu surveilleras les esclaves des palanquins des femmes.

Retire-toi, je suis content.

Miloud eut assez de prudence pour ne

---

(1) Mot à mot: *chef de l'âne*, et par extension, chef des serviteurs employés aux bêtes de somme.

pas aller sur-le-champ voir Meryem et Yaya.

Il pensa avec raison que Khalaf l'épierait, et il se fit violence.

Mais en se retirant dans le gourbi (1) des esclaves, il fredonna quelque mots

---

(1) La cabane que se construit le Kabyle trop pauvre pour avoir une maison, ou qu'il bâtit à l'époque des cultures et des moissons, dans les vallées où sont ses champs, s'appelle *gourbi*. Les Arabes donnent également ce nom aux rares caba-

nègres sur l'un de ses airs favoris, et il compta sur une prochaine visite de la nourrice.

Après quelques instants d'attente, Ben-Chérif se rendit chez l'émir.

Yaya, qui était aux aguets, chargea sa tête d'une cruche; puis feignant

---

nes que les plus pauvres d'entre eux font dans la plaine, soit pour garder leurs récoltes éloignées des douars, soit pour la surveillance de leurs troupeaux, soit enfin pour passer la saison des pluies.

d'aller a la fontaine, elle passa devant le gourbi des esclaves et y aperçut Miloud qui, alors, vint à elle.

En moins d'un quart-d'heure, la nourrice, instruite de tout ce qu'elle voulait savoir, avait jeté les bases d'un complot où sa tête, celle de Meryem et celle de Miloud se trouvaient engagées; complot d'une exécution aussi difficile que périlleuse, digne de la bouillante imagination d'une femme et de l'aveugle dévoûment d'un serviteur tel que Miloud.

CHAPITRE TREIZIÈME.

XIII.

Cœur de Femme.

Lorsque Miloud avait mis pied à terre devant la tente de Khalaf-ben-Chérif, il s'était annoncé à la nourrice Yaya par un

éclat de voix que la bonne négresse avait aussitôt saisi.

— Nous allons avoir des nouvelles de Mebrouk, glissa-t-elle tout bas à Meryem... Prêtons l'oreille, et ne perdons pas un mot.

Meryem ne tarda pas, en effet, à reconnaître la voix de Miloud répondant aux interrogations de Ben-Chérif.

Meryem était dans la même disposition

de cœur et d'esprit qu'au jour où Khalaf avait essayé, on s'en souvient, de faire pardonner ses outrages, ses violences.

Douée d'une pénétration profonde, cette femme énergique, fière avec ses ennemis, implacable dans ses haines, comme tous ceux de sa race, mais secourable, bonne, dévouée pour quiconque la servait ou l'implorait, n'avait pas été dupe de la fourberie de Ben-Chérif.

Grossièrement abusée par les artifices de son amant, quelques instants lui avait

suffi pour deviner le cœur de son mari et elle le connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même, tout vicieux et corrompu qu'il pouvait l'être.

Le mensonge était ce que Meryem méprisait le plus chez l'homme, précisément, sans doute, parce qu'elle voyait tout le monde mentir autour d'elle.

Si elle avait tant aimé Khalaf-ben-Chérif, c'est qu'elle l'avait cru victime de calomnies jalouses, et, si elle était passée, brusquement, de cet amour à l'aver

sion, au mépris, c'est que, revenue de on erreur, elle se sentait honteuse de sa défaite facile, tressaillait de colère au souvenir de sa chasteté flétrie par un homme indigne de l'approcher.

Si Ben-Chérif eût été sincère dans son repentir, Meryem l'aurait peut-être absous.

Mais les femmes d'un caractère élevé ne se font pas illusion sur la nature de eurs pressentiments, lorsque ces pres-

sentiments doivent guider leur cœur.

Une jeune fille s'égare aisément, la triste expérience ne la dirige pas, tandis que la femme ne se trompe jamais, si elle a le courage d'écouter la voix qui la conseille, tout bas, contre ses propres faiblesses.

Meryem avait reconnu l'hypocrisie de son mari, et Ben-Chérif, loin de faire un progrès sur l'esprit révolté de sa femme, s'était, par sa dernière tentative, attiré une disgrâce absolue.

Mebrouk avait beaucoup gagné à la ruine de Ben-Chérif.

Placé, par le hasard, entre Meryem et son mari pour protéger l'une et punir l'autre, il devenait l'instrument providentiel d'une double vengeance, et l'intérêt que lui méritaient son infortune et son courage, devait le rendre cher à sa femme, qui attendait tout de son audace, de son dévoûment.

D'ailleurs, il avait dans la nourrice

Yaya nne amie secrète qui travaillait ardemment à le faire aimer.

Meryem ne voyait que sa nourrice et subissait, sans s'en apercevoir, sa tutélaire influence.

Yaya ne tenait pas à la vie.

Elle dédaignait les horribles menaces de son maître, mais elle tremblait pour Meryem qu'elle aimait, selon son expres-

sion, de toutes les forces de ses entrailles.

Elle voulait l'arracher des mains de Ben-Chérif, car elle sentait que, en un moment de rage, ce tigre déchirerait infailliblement sa victime.

Or, pour mettre en sûreté cette tête adorée, Yaya ne pouvait compter que sur le dévoûment de l'amour.

Elle savait que l'amour seul a ces

étranges excès d'audace qui font aborder les entreprises impossibles en apparence.

Si elle eût proposé à Meryem de fuir chez les chrétiens sans qu'une pensée souveraine l'attirât de ce côté, Meryem eût refusé et préféré la mort à la protection des infidèles.

La fuite n'était cependant possible que dans cette direction ; partout ailleurs, la puissance de l'émir permettait au bras

de Ben-Chérif de s'étendre sur sa proie.

Mebrouk était donc le seul homme qui pût sauver Meryem.

Mais il fallait, pour cela, que Meryem éprouvât mieux qu'un sentiment de bienveillance pour le frère de Salem.

La bonne nourrice calcula toutes les chances de succès qu'offrait à son imagination hardie ce projet difficile.

Mebrouk était presque un enfant, mais

le malheur et la gloire parent le front de la jeunesse d'un éclat qui la mûrit.

Mais Mebrouk qui, d'ailleurs, avait l'âge de Meryem, était développé dans sa taille et d'une remarquable beauté...

Meryem appartenait à une noble famille, et, dans un pays où l'aristocratie des races jouit de grands priviléges, il y avait à craindre que Mebrouk, simple fils de cavalier, ne fût repoussé dans ses prétentions téméraires.

Mais Ben-Chérif, cet homme de naissance illustre, ne s'était-il pas avili pendant que Mebrouk s'ennoblissait.

Et n'avait-on pas vu souvent des guerriers, partis de bien bas, arriver, comme arriverait Mebrouk, aux sommets de la puissance ?

Yaya, pressée par la nécessité, décida que son projet réussirait, et elle s'appliqua, sans relâche, avec cette adresse et cette persistance dont les femmes seule

ont le secret, à faire triompher sa volonté.

A toute heure du jour, et à propos de toute chose, Meryem entendait vanter, par sa nourrice, l'une des vertus ou l'une des qualités de Mebrouk; si bien que le frère de Salem occupa long-temps la pensée de Meryem avant que d'occuper sérieusement son cœur.

Exploitant habilement et la colère et les sentiments généreux de Meryem,

Yaya avait soin de mettre en relief le courage, la piété, la sincérité de son protégé, de sorte que Mebrouk possédait toute l'estime de Meryem et son admiration, quand l'amour n'avait pas encore plaidé pour lui.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Argenteuil. — Imp. de WORMS et Cie.